

## A P E R Ç U

SUR LA

## PROVINCE DE BATTAMBANG

(SIAM)



LE PAYS.

*Situation et limites.* — La grande et riche province de Battambang, enlevée au Cambodge par le Siam vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, est comprise environ entre 12° 30' et 13° 30' de latitude Nord, et 100° 20' et 101° 30' de longitude Est. Elle occupe donc une étendue qu'on peut évaluer approximativement à 10,000 kilomètres carrés.

Elle est bornée au Nord par les provinces siamoises de Phnôm Srok et de Sisaphon, à l'Ouest et au S.-O. par la province de Chantaboun, au Sud et au S.-E. par la province cambodgienne de Pursat, dont elle est séparée par la rivière de Dontri, à l'Est par l'extrémité nord du Grand-Lac et la province siamoise d'Angkor.

Elle comprend en entier le bassin de la rivière de Battambang, stu'ng Song Ké, et la partie sud de ses deux principaux affluents de gauche : le stu'ng Mongkol Borey, dont le confluent est à Bak Préa, et le stu'ng Tu'k Thio, qui se jette dans la rivière de Battambang au village de Péam Sema. Ces deux affluents ont pris le nom des principales localités qu'ils traversent.

*Bassin du Song Kê.* — La rivière de Battambang est appelée *stu'ng*, torrent, pendant la première moitié de son parcours; de Banon jusqu'à la limite de l'inondation les Cambodgiens l'appellent *stu'ng Song Kê*, du nom de la capitale de la province; elle porte ensuite, comme beaucoup de rivières de Cochinchine, le nom des localités qu'elle arrose : *prek* (rivière) *Bak Préa*, Péam (embouchure) *Sema*.

La direction générale de son cours est du Sud au Nord jusqu'à Battambang où elle s'infléchit au N.-E. pour redescendre à l'E.-S.-E. à partir de *Bak Préa*.

Sur tout son parcours elle fait de nombreux coudes, mais son trajet le plus irrégulier est compris entre les dernières terres cultivées et le village de *Bak Préa*; il est impossible à qui n'a pas suivi cette voie de se faire une idée des méandres fantastiques qu'elle décrit dans la forêt, se repliant incessamment sur elle-même en boucles capricieuses de l'effet le plus pittoresque, mais qui nuisent singulièrement à la facilité de la navigation.

Il serait fort désirable, et ce serait chose bien aisée, de redresser le cours de la rivière en coupant les taillis et déracinant les arbres dans les sections à créer, et en creusant des saignées que le courant aurait vite fait d'agrandir. Le passage des jonques ferait le reste, et l'ancien lit serait bientôt abandonné.

Le *stu'ng Song Kê* prend sa source, au dire des indigènes, à *Phnôm Pan To't*; on pourrait y aller de Battambang en huit jours de sampan environ. Au sortir des montagnes l'eau est claire et roule des galets assez volumineux; elle garde sa limpidité jusque vers *Kompong Kol*, le premier gros village qu'elle baigne, où elle coule entre deux rives escarpées d'une hauteur de 15 mètres environ, et couvertes d'une végétation luxuriante.

En descendant, les rives s'abaissent graduellement, mais à Battambang même elles ont encore de 8 à 10 mètres d'élévation, et la largeur de la rivière y atteint 60 à 80 mètres.

Dans la saison sèche, le *stu'ng Song Kê* n'est qu'un gros ruisseau qui porte tout juste les plus petits bateaux. Ce ruisseau suit un chenal sinueux au milieu de bancs de sable laissés à sec; toutefois, à partir de *Bak Préa* sa largeur et sa profondeur augmentent, et la navigation des petites jonques n'est jamais interrompue entre *Phnôm-penh* et Battambang.

La crue commence vers le mois de mai avec les premières pluies.

Les mois suivants, les eaux descendent des montagnes à la suite de forts orages qui élèvent parfois le niveau de plusieurs mètres en quelques heures. Ces crues subites tiennent à ce que les rives sont étranglées en certains endroits et forment des sortes de cuvettes dans lesquelles il entre beaucoup plus d'eau qu'il n'en peut sortir dans un même temps; mais ces différences locales de niveau disparaissent rapidement comme les causes qui les ont produites.

L'inondation annuelle du lac n'arrive pas jusqu'au centre de Battambang même, elle s'arrête à environ 12 ou 15 kilomètres en aval, au village de Koi (douane); mais elle fait sentir son influence jusqu'au chef-lieu, et même plus haut, en maintenant le niveau de la rivière à une hauteur à peu près constante.

Au moment des hautes eaux, le Tonlé sap a envahi et recouvert en partie la ceinture de forêts qui l'environne; il a ainsi doublé ou triplé son étendue, mais la nappe d'eau dépourvue d'arbres ne change pas notablement de grandeur. De 60 à 80 centimètres sa profondeur arrive à 10 ou 11 mètres, et de forts bâtiments à vapeur remontent sans difficulté jusqu'à Bak Préa, qui est le lieu de mouillage des vapeurs de la compagnie des Messageries fluviales.

De Bak Préa à Battambang les communications sont assurées alors par le service d'une chaloupe à vapeur. Pendant les premières et les dernières semaines de l'inondation, elle suit avec beaucoup de peine les sinuosités de la rivière, mais quand les eaux sont tout à fait hautes, on peut assister à un spectacle des plus singuliers et des plus étonnants : la navigation à toute vapeur en pleine forêt !

La chaloupe ne suit plus en effet le tracé de la rivière, qui a disparu sous la masse d'eau du lac; les arbres sont en grande partie submergés et laissent paraître seulement leurs cimes tourmentées par des lianes de toutes sortes; les plus hautes broussailles sont couvertes, et l'on aperçoit à peine leur feuillage dans l'eau noire et fétide, gigantesque macération des plantes et des détritux les plus divers. L'embarcation à vapeur, habilement gouvernée, s'élançe comme un fuseau entre les arbres, râclant les branches à droite et à gauche, s'engageant sous des tunnels de verdure, stoppant de peur d'engager l'hélice, lorsque des broussailles ou des cimes d'arbres apparaissent à fleur d'eau, reprenant sa course dès que l'obstacle a été franchi avec la vitesse acquise, utilisant les plus petits intervalles qui la séparent de nouvelles broussailles pour donner à la hâte quel-

ques coups de piston, faisant des coudes brusques pour tourner un arbre ou éviter une impasse, marchant en arrière pour permettre de franchir un obstacle lorsque la vitesse perdue par les arrêts forcés de la machine a rendu impossible un évitage.....

Cette navigation étrange, émouvante, vous plonge dans un profond étonnement, mêlé au début d'une certaine inquiétude qui disparaît vite lorsque l'on voit toutes ces manœuvres s'accomplir sans hésitation, sûrement, on dirait automatiquement, au seul bruit des coups de timbre multipliés du patron et des coups précipités du piston surmené qui semble comme irrité du travail anormal qu'on lui fait faire.

Plus d'un touriste a avoué que l'émotion la plus forte qu'il ait rapportée de son voyage lui venait du spectacle de cette navigation bizarre.

Les plus grosses jonques peuvent remonter jusqu'à Battambang du mois d'août au mois de novembre. La navigation toutefois n'est pas sans danger : de gros arbres arrachés des montagnes ou provenant des rives éboulées sont charriés par la rivière, et comme presque tous ces bois sont fondriers, rien ne vient parfois signaler leur présence au milieu du chenal.

Les coudes brusques et incessants de la rivière renvoient successivement le courant d'une rive à l'autre ; il ronge ainsi la berge et déplace progressivement le lit de ses eaux en l'élargissant. Beaucoup d'habitants se rappellent avoir entendu dire que l'on pouvait autrefois franchir d'un saut la rivière à certains endroits où elle mesure actuellement 50 mètres et plus. Vers la fin de la saison des pluies, alors que les terres sont détrempées, d'énormes éboulis détachés des rives nouvellement rongées par la base viennent s'évaser dans la rivière, et y demeurent jusqu'à l'année suivante où ils sont emportés par les crues.

*Le Grand-Lac.* — Les eaux qui arrivent de tous les côtés dans le Tonlé sap, en y comprenant le bras du lac, sont bourbeuses et chargées de matières organiques, de terre végétale, d'argile désagrégée et de sable ; pendant leur stationnement dans cette immense cuvette elles se dépouillent de la majeure partie des éléments étrangers qu'elles ont charriés, et lorsque le courant se renverse, lorsque le lac se vide, les eaux qui vont rejoindre le Mékong sont relativement

claires. Il n'y a pas à proprement parler de courant de chasse pouvant draguer la vase, mais simplement aspiration analogue à celle qui est produite par un robinet ouvert. Les inondations passagères sur les bords de la rivière laissent souvent un dépôt de 6 à 8 centimètres de vase après un stationnement de quelques jours. Il se dépose donc chaque année une quantité énorme de matières solides; ce dépôt exhausse le lit du lac et le colmate de plus en plus. On doit évaluer à plusieurs centimètres, à plus d'un décimètre peut-être, l'épaisseur du limon déposé ainsi annuellement.

Le Grand-Lac est donc destiné à disparaître dans un avenir qui n'est pas fort éloigné, et il laissera à sa place un immense marécage où les eaux des différentes rivières qui s'y jettent actuellement se frayeront un chenal jusqu'à Véal Phoc.

*Montagnes.* — Le bassin du stu'ng Song Kè est une plaine d'alluvion où l'action des eaux a produit dans certains endroits de fortes érosions dont la pente se dirige vers le lit de la rivière.

Les montagnes situées à l'Ouest et au Sud de la province sont imparfaitement connues et ne sont relevées exactement sur aucune carte *actuellement parue*. Les pics les plus approchés de Battambang : Phnôm Tâuch, Phnôm Sâmpou, Phnôm krâpœu, Phnôm Chāk Kréem, la chaîne des Banon; plus loin encore : Phnôm Kān Chero'n Chhras, Phnôm Kompong Kol, Phnôm Prok, Phnôm Véay Chāp, et probablement tout le système de cette région, sont dus à des soulèvements verticaux qui les ont fait surgir de la plaine sans transition de pente.

Ce sont des masses éboulées, aux flancs abrupts semés de blocs plus ou moins volumineux de pierres calcaires qui ont roulé jusqu'au pied de la montagne. Parfois, le soulèvement affecte la forme d'un pain de sucre ou d'un tas de pierre de cantonnier; d'autres fois il a formé des murailles à pic d'une hauteur considérable, comme à Phnôm Chāk Kréem, à Phnôm Sâmpou. La plupart de ces montagnes renferment des grottes où des nuées de chauves-souris et de vampires ont élu domicile. Ces excavations sont formées de concrétions calcaires où l'on voit parfois incrustées, comme dans celle de Banon, par exemple, des néritines, des cyclostomes, et divers autres coquillages; les pentes de tous ces soulèvements en recèlent en outre un grand nombre de spécimens de différentes espèces. Sur quelques-uns

toutefois il est fort difficile d'en trouver trace, ce qui indiquerait peut-être que tous ces soulèvements ne datent pas de la même époque.

*Forêts.* — Il n'est aucune de ces montagnes qui ne soit boisée, et l'accès des forêts n'est rien moins qu'aisé; il faut continuellement s'aider de la serpe pour se frayer un passage parmi les innombrables lianes et les arbustes épineux enchevêtrés qui barrent le passage.

La province de Battambang est presque entièrement couverte de bois; seules, les rives des cours d'eau sont cultivées sur une profondeur qui varie, suivant l'importance des villages, de quelques centaines de mètres à plusieurs lieues; mais la partie qui avoisine le Tonlé sap et est inondée chaque année, et toute la région montagnaise du N.-O., de l'Ouest et du Sud sont incultes et couvertes de forêts plus ou moins clairsemées, séparées par des broussailles et des clairières où poussent les grandes herbes dont on fait les paillettes. On doit faire exception pour une grande plaine située entre Battambang et Mongkolborey, plaine couverte de hautes herbes, et qui est inondée pendant la saison des pluies.

Malheureusement, ces forêts, qui devraient être extrêmement vigoureuses dans ces riches terrains, sont arrêtées chaque année dans leur essor par une funeste habitude des indigènes. Tous les ans, à la saison sèche, les Cambodgiens mettent le feu sur tous les points du pays; ces immenses incendies se propagent, grâce aux herbes sèches, avec une rapidité effrayante, dévorant sur leur passage tout ce qui peut brûler facilement, desséchant les tiges vertes qui ne peuvent être réduites en cendres, mais qui meurent fatalement et fourniront un aliment sûr pour le prochain incendie. Les arbres sont épargnés le plus souvent, mais demeurent malingres, et il leur faut toute la vigueur de végétation de ces pays pendant la saison des pluies pour résister à ces attaques toujours renouvelées.

Rien ne peut donner une idée de l'aspect désolé qu'offre le pays après le passage de l'élément destructeur. Le sol couvert de cendres noires, les broussailles, les jeunes arbustes brûlés ou ne laissant plus voir que des tiges noircies, le feuillage roussi des arbres, les lianes brûlées par le pied et trainant sur les hautes cimes leurs bras flétris et dépourvus de sève, les troncs d'arbres morts tombés et qui ont

brûlé lentement, laissant à leur place un long sillon de cendres blanches ; tout cela frappe vivement l'esprit et produit une indéfinissable impression de tristesse.

Cette coutume déplorable serait nécessitée, ou du moins expliquée, par l'urgence d'assurer la sécurité des routes et des sentiers sous bois : les fauves sont chassés par l'incendie, et les abords des sentiers et des routes sont dégagés des fourrés qui donneraient un asile trop commode aux nombreux tigres qui infestent ces régions.

*Climat.* — Le climat de Battambang ne diffère guère de celui de la Cochinchine. Pendant la saison des pluies, surtout dans les premiers mois, les orages y sont très fréquents et parfois d'une violence extraordinaire. Ce fait trouverait sans doute son explication dans la présence des nombreuses montagnes dont les pentes abruptes arrêtent les nuages, en changeant la direction et amènent ces chocs violents. Il en survient des pluies torrentielles qui se trouvent ainsi beaucoup plus inégalement réparties que dans un pays complètement plat.

Quant à la température, il faudrait une série de longues observations pour arriver à des données permettant la comparaison avec les relevés officiels faits à Saïgon.

Le tableau ci-dessous donne toutefois la moyenne des observations journalières prises à Battambang pendant les mois de juin et juillet 1884.

Le relevé de Saïgon mis en regard permet de constater que la température de Battambang a été sensiblement la plus élevée.

DATES ET LIEUX des OBSERVATIONS.	THERMOMÈTRE SEC				MAXIMA.	MINIMA.	MOYENNE.	FAITS particuliers.
	6 heures du matin.	10 heures du matin.	4 heures du soir.	9 heures du soir.				
<i>Juin 1884.</i>								
Battambang.....	26° 80	32° 88	32° 70	28° 75	35° 78	26° 55	31° 17	14 jours de pluie.
Saïgon.....	25° 23	30° 08	29° 78	26° 40	32° 72	22° 67	27° 44	
<i>Juillet 1884.</i>								
Battambang.....	26° 66	32° 16	31° 44	28° 44	35° 22	26° 48	30° 85	16 jours de pluie.
Saïgon.....	24° 90	28° 90	28° 37	25° 78	30° 72	23° 20	26° 96	

La température maxima atteinte pendant cette période a été 38° à Battambang, et la plus faible 25°.

Pendant les hivernages 1883-1884, 1884-1885, la température s'est constamment maintenue au-dessous de celle de Saïgon, mais pas d'une quantité très considérable, sauf pendant quatre jours du mois de décembre : le 15 décembre 1883, à 6 heures du matin, le thermomètre centigrade marquait 11° ; le 16, à la même heure, 10° ; le 17, 12° ; le 18, 10° 5.

Des données ci-dessus, tout incomplètes qu'elles soient, il semble ressortir que le climat de la province de Battambang tient un peu le milieu entre celui de la Cochinchine et celui du Tonquin, c'est-à-dire qu'il est plus chaud l'été et plus froid l'hiver qu'en Cochinchine, sans arriver toutefois avec différences extrêmes constatées à Hanoï et Haïphong.

## II.

### LES HABITANTS.

*Population.* — Il est fort difficile d'évaluer d'une manière même approximative la population de la province de Battambang, et ceci tient à des raisons multiples qu'il ne sera pas inutile d'exposer avant d'essayer de se rendre un compte aussi exact que possible du chiffre des habitants.

La population est d'abord très mêlée ; bien que la race cambodgienne en forme l'élément principal, on y trouve encore, en petit nombre il est vrai, des Siamois, des Laotiens, des Malais ou Chams, quelques Penongs (sauvages) et quelques Indiens. Les Chinois sont beaucoup plus nombreux que tous ces derniers peuples, mais leurs conditions d'existence ne sont plus les mêmes. Bien peu d'entre eux amènent leurs femmes de Chine ; beaucoup sont célibataires ; les autres sont mariés à des femmes du pays : cambodgiennes, annamites, et particulièrement à des métisses de père chinois. Enfin, il y a sans cesse chez eux un mouvement d'émigration et d'immigration très important, mais dont il n'est pris nul relevé. Il devient donc assez compliqué d'arriver à une évaluation totale de la population en se basant sur le nombre d'hommes valides, puisqu'un chiffre considérable d'individus mâles sans famille vient se joindre à la population indigène ; il est évident, dans ces conditions, que la proportion des hommes et des femmes n'est plus normale ; or, comme il n'existe

point de registres de l'état civil, il n'y a d'autres chiffres de base que le nombre d'hommes valides déclarés pour le service du roi (ràxa:kan). On sera donc forcé, pour l'élément chinois, d'opérer d'une façon tout autre que pour les Cambodgiens.

Les Chinois du reste, ici comme partout, cherchent surtout à amasser un pécule qu'ils emporteront en Chine. Si quelquefois ils emmènent leurs fils avec eux, les femmes et les filles restent invariablement au pays, d'où un nouveau bouleversement dans l'évaluation de la quotité de la famille, calculée d'après le nombre de corvéables ou d'hommes valides. La province compte toutefois un grand nombre de familles chinoises établies depuis de longues années, et qui ne songent plus à retourner dans le Céleste-Empire.

Il y a aussi dans la province un certain nombre de Birmans et de Pégouans dont le centre d'agglomération unique est Payrinh, sur la route de Chantaboun, et dont la principale industrie est l'exploitation des mines de saphirs. Les Birmans de Payrinh n'amènent presque jamais leur famille avec eux, vu qu'ils restent ordinairement peu de temps aux mines.

Enfin, pour les Annamites, il est encore moins aisé d'arriver à connaître leur nombre. Ils sont essentiellement nomades et ont bien peu de villages constitués ; ils s'adonnent surtout à la pêche du Grand-Lac et habitent par conséquent en grande partie, pendant la saison des basses eaux, sur les rives du Tonlé sap, soit dans leurs bateaux, soit dans des villages bâtis à la hâte et qui seront enlevés aux hautes eaux et remontés sur un autre point du pays. Les villages de Mâht Pir et Kompong Prahok, par exemple, à l'embouchure de la rivière de Battambang, sont très peuplés pendant la saison de la pêche ; quelques mois plus tard il y a 30 pieds d'eau à l'endroit où s'élevaient les habitations, mais les villages de Péam Sema et de Bak Préa ont en revanche doublé de population.

Un certain nombre d'Annamites pêcheurs séjournent une partie de l'année à Pnompenh et ne demeurent à Battambang que pendant les mois de pêche. Il y a aussi beaucoup de nomades, souvent sans famille, qui se réfugient sur le territoire siamois uniquement parce qu'ils ne sont pas en sûreté, au point de vue des lois, en Cochinchine et au Cambodge. Enfin, le mouvement ascensionnel des Annamites vers le Cambodge et le Siam s'accroît chaque année d'une manière très remarquable.

A toutes ces difficultés que le statisticien rencontre, il faut ajouter celles qui proviennent du nombre incroyable de bonzeries qui couvrent le pays, et aussi du fait de l'esclavage pour dettes. On doit évaluer à environ un tiers de la population totale le nombre des esclaves pour dettes (knhôm). Or le khnhôm peut à chaque instant changer de maître, et partant, de localité, s'il trouve un nouveau répondant qui le libère vis-à-vis de son ancien maître.

D'autre part, si l'on cherche à se renseigner auprès des mandarins ou des gens que leur situation met à même de connaître le pays, on se butte inévitablement à cette défiance asiatique qui, devant une série de questions un peu serrées, oppose sa force d'inertie et argue de son ignorance, à moins que l'individu interrogé ne préfère donner des réponses volontairement erronées. Il faut donc se borner à poser négligemment quelques questions au milieu d'une conversation insignifiante, et surtout bien se garder de prendre des notes, ce qui donnerait l'éveil; la mémoire doit dans ce cas se charger du travail.

Quant à se faire communiquer les registres de déclaration des corvéables, il n'y faut pas songer; du reste, là comme au Cambodge et même en Cochinchine, il ne conviendrait pas de se fier d'une manière absolue aux chiffres énoncés, même en admettant que les registres fussent tenus à jour, car les propriétaires d'esclaves, par exemple, ont des intérêts trop divers à calculer pour faire toujours des déclarations exactes.

En résumé : pas d'état civil, pas de recensements, pays peu connu, nationalités multiples, immigration et émigration considérables mais non contrôlées, domicile très variable, tels sont les principaux obstacles qui s'opposent à l'établissement du chiffre exact de la population de la province de Battambang.

Il était indispensable de faire ces réserves avant de mettre des chiffres en avant.

On compterait environ 15,000 Cambodgiens de 15 ans et au-dessus déclarés corvéables pour le service du gouvernement. (Ce chiffre est du reste très aléatoire, ainsi que ceux qui vont suivre.)

D'autre part, 5,000 hommes seraient inscrits comme Siamois; mais ils sont ainsi désignés uniquement parce qu'ils connaissent la langue siamoise, car les Siamois véritablement purs ne seraient pas plus de 200.

Les inscrits Laotiens peuvent se chiffrer par 1500 environ; ils habitent principalement la région Nord et N.-E. de la province.

Un village malais, situé à l'entrée de Battambang, compte une centaine d'hommes valides.

Enfin, pour les Annamites, on ne doit pas être très loin du chiffre réel en évaluant à 2,000 le nombre d'individus mâles au-dessus de 15 ans. Ils habitent en grande partie les villages de Ta Om et On Long Sa, sur la rivière de Tu'k Thio, Máht Pir, Kompong Práhok, Péam Sema, Bak Préa, Battambang ou Song Kê, et Khsach P'toi, sur le stu'ng Song Kê.

Si l'on veut, d'après ces données, chercher le chiffre approximatif de la population, il convient d'ajouter au moins un appoint triple pour les non inscrits, pour les femmes, et pour les enfants des deux sexes au-dessous de 15 ans; en se tenant dans ces limites on sera sûr de ne pas dépasser le chiffre réel. Au Cambodge, la population était en 1874 de 945,000 habitants, et le chiffre des inscrits s'élevait à 123,000, c'est à-dire le huitième seulement de la population totale, mais il y a lieu de remarquer que les inscrits de la province de Battambang ne payent pas d'impôt personnel, ce sont de simples corvéables; les indigènes n'ont donc pas le même intérêt qu'au Cambodge à se soustraire à cette obligation, et, du reste, le contrôle de l'autorité est relativement facile en cette matière. |

Les Chinois de la congrégation de Phu'oc Kiên sont de beaucoup les plus nombreux dans la province de Battambang; vient ensuite la congrégation de Canton, puis celle de Triêu Châu. Les Chinois ne sont pas constitués en congrégations locales régulières, et ne tiennent pas à nommer des chefs de congrégation; ils craignent sans doute que leur réunion en un groupe solidaire ne nuise à leur indépendance, à leur liberté commerciale, et n'éveille chez les autorités siamoises l'idée d'une redevance personnelle qui serait ainsi facile à contrôler; leur manque actuel de cohésion rend presque impossible une pareille tentative. Ils préfèrent rester autant d'unités indépendantes et personnellement responsables. On n'a donc pas la ressource de se renseigner auprès des chefs pour avoir le relevé de la population chinoise.

Depuis quelque temps toutefois, les Chinois paraissent se remuer, et cette année ils tiennent de nombreuses réunions dans le but avoué de se constituer en congrégations régulières. En réalité, ces assem-

blées ne sont composées que des affiliés de la société du Ciel et de la Terre, réunis pour se compter, faire la prestation du serment, et pratiquer des enrôlements, de gré ou de force, car ils sont assez nombreux et assez puissants pour procéder par intimidation. En ce moment ils essayent d'embaucher les Annamites dans leur société, et ils n'y réussissent que trop.

On estime que les Chinois peuvent être environ 3,000 hommes dans toute la province. Ici, en ajoutant seulement le même chiffre pour les femmes et les enfants, vu le nombre relativement élevé de célibataires ou d'hommes mariés ayant leur famille en Chine, on ne sera pas très éloigné de la vérité

Enfin les Birmans de Payrinh sont environ 3,000 à 4,000, chiffre que l'on doit maintenir tel.

Le *quantum* des Indiens et des Penongs est négligeable.

En résumé, on trouve pour la population totale les chiffres ci-dessous :

	Hommes.	Femmes et enfants.
Cambodgiens inscrits .....	15,000	45,000 environ.
Cambodgiens-Siamois.....	5,000	15,000
Siamois inscrits .....	200	600
Laotiens.....	1,500	4,500
Malais.....	100	300
Annamites (environ) .....	2,000	6,000
Chinois.....	3,000	3,000
Birmans.....	3,000	»
	29,800	74,400

Soit un total de..... 104,200

En faisant la part des erreurs inévitables, inhérentes à une telle manière d'opérer, on peut toutefois admettre qu'on se rapproche notablement de la réalité en estimant la population de la province de Battambang à environ 100,000 habitants. Ce chiffre donne, comme pour le Cambodge, une moyenne de 10 habitants par kilomètre carré.

*Principaux centres.* — Le centre d'agglomération de beaucoup le plus considérable est le chef-lieu de la province : Song Kè ou Battambang, qui englobe la moitié de la population totale. Cette ville

borde les deux rives du stu'ng Song Kê sur une longueur de 8 à 10 kilomètres. L'aspect en est très riche et très pittoresque ; ce ne sont que jardins, bouquets d'arbres, plantations de cocotiers, d'aréquiers, de bananiers et de manguiers encadrant les habitations et les pagodes.

Viennent ensuite : Mongkolborey, Tu'k Thio et Tenot au Nord ; Asey ou Mông, au Sud, sur la route de Pursat, et Dontri au S.-E., sur la rivière du même nom, près de la frontière cambodgienne. Chacune de ces cinq localités est la résidence d'un mandarin que les indigènes décorent du titre de gouverneur, mais qui n'est en réalité qu'un bien petit personnage relevant de la haute autorité du chef de la province ; ces sous-gouverneurs sont des fonctionnaires sans appointements fixes, mais ayant dans leurs attributions de rendre la justice, ou, pour dire plus vrai, de prononcer des jugements... Cette prérogative les met à l'abri du besoin !

Les villages de Payrinh, de Péam Sema, de Bak Préa, de Svai Chek et de Kompong Kol méritent aussi d'être mentionnés en raison de leur importance.

*De l'esclavage.* — Personne ne confond plus les *khnôm*, esclaves pour dettes, avec les esclaves héréditaires non rachetables, appelés *néahk ngéar*. Ces derniers sont ordinairement des prisonniers de guerre ou des descendants de rebelles dont les familles ont été condamnées à l'esclavage perpétuel.

Une autre catégorie d'esclaves comprend les sauvages volés autrefois dans la région du Laos et vendus comme des bêtes de somme. Ils n'existent pas, non plus que les *néahk ngéar* dans la province de Battambang.

Les *khnôm*, au contraire, sont excessivement nombreux, et leur nombre tend à s'accroître sans cesse ; on doit estimer à un tiers au moins de la population totale le nombre des esclaves pour dettes.

Il ne faudrait pas croire qu'un *khnôm* se considère comme malheureux ou humilié de sa position sociale. Janneau, dans ses études trop tôt interrompues, a fort bien défini leur condition, et ses appréciations conservent encore toute leur valeur à l'heure actuelle.

Les principales causes de diminution du nombre des esclaves pour dettes sont les suivantes : la fuite, la mort et le rachat, qui ne vient qu'au troisième rang. Il y a fort peu d'exemples, en effet, de

khnhôm se rachetant eux-mêmes, bien que cela leur soit quelquefois possible.

Ils se trouvent généralement satisfaits de leur position ; ils n'ont aucun souci et savent qu'ils auront toujours le logement, la nourriture et le vêtement assurés tant qu'ils seront chez leur maître. On a même vu des esclaves libérés venir, au bout d'un certain temps de liberté, se remettre en gage chez leur ancien possesseur, prétextant qu'ils étaient trop malheureux ailleurs, n'ayant pas de maison à eux et étant obligés de *trop* travailler pour vivre ! Il se trouve toutefois des cas où l'esclave est malmené, ce qui se rencontre surtout lorsque le maître est cambodgien et le khnhôm annamite, ou réciproquement : dans ce cas, la vieille inimitié de race reparaît et se fait parfois cruellement sentir, l'esclave songe bien moins alors à se racheter qu'à prendre la fuite, ce qui est le dénouement ordinaire et prévu.

Les causes d'augmentation du chiffre des esclaves pour dettes sont autrement nombreuses : la principale, on pourrait dire la cause efficiente, consiste précisément dans la douceur du joug qui attend l'esclave pour dettes : tel individu n'hésite pas à emprunter telle somme qu'il sait ne pouvoir rembourser, à faire telles dépenses qu'il ne pourra payer, à engager tel pari sans posséder l'enjeu, car il se dit qu'en somme le pis qui puisse lui arriver dans la majorité des cas c'est d'avoir à se mettre en gage pour la somme qu'il n'a pu fournir : il est bien rare, en effet, que le créancier amène l'affaire devant le tribunal si le débiteur offre spontanément sa personne.

Les prêts sur récolte sont pratiqués sur une vaste échelle par les Chinois de Battambang ; la majeure partie des riz est achetée bien avant la récolte ; mais si la récolte est mauvaise, ou si elle manque tout à fait, le cultivateur cambodgien n'a d'autre ressource que de se constituer l'esclave du négociant avec lequel il avait traité ; si ce dernier lui laisse une année de répit pour qu'il essaye de se rattraper à la saison suivante, la dette s'augmente d'autant, et le pauvre Khmèr n'aura reculé que pour mieux sauter.

Il n'y a pas que le commerçant en riz qui fasse ainsi des avances ; le pays est sillonné par des colporteurs chinois qui portent, sur le bambou traditionnel, des marchandises qu'ils vont offrir aux habitants de l'intérieur. Si ceux-ci n'ont pas d'argent, ils payeront après la récolte ; il est inutile qu'ils prennent note de leur dette, le fils du Ciel saura la leur rappeler...

Le produit de la future pêche dans le lac est aussi escompté, et le pêcheur imprévoyant ou malheureux, qui a réclamé des avances et ne peut les rembourser, grossies de lourds intérêts, subira le sort commun, il passera dans la catégorie des khnhôms.

Le Cambodgien est, pour le moins, aussi joueur que l'Annamite, ce qui n'est pas peu dire; aussi combien de Khmers ont emprunté, avec l'espoir de bâtir, une grosse fortune sur un billet de loterie et n'ont réussi qu'à devenir l'esclave de leur créancier d'un instant.

Enfin la plupart des affaires de justice, vols, contestations pour dettes, etc., se terminent par une amende, quand ce n'est pas la mise en demeure d'avoir à payer une somme due ou à rembourser une somme volée; ceci, indépendamment des frais de justice. Or, il arrive bien souvent que le condamné n'a pas la somme nécessaire; il est alors mis aux fers dans l'enceinte de la citadelle jusqu'à ce qu'il puisse payer son créancier ou acquitter l'amende. Le moyen n'est peut-être pas très rationnel pour arriver promptement au résultat, mais il arrive assez souvent que ce condamné trouve un acheteur qui le délivre et le met en règle vis-à-vis des lois du pays; il change alors de condition, à sa grande joie, et, de prisonnier qu'il était, il devient esclave pour dette. Ce rachat s'opère d'autant plus facilement que, pour quitter ses fers, le condamné n'hésite pas à se constituer, vis-à-vis de son nouveau maître, débiteur d'une somme supérieure à celle qui a été versée pour sa mise en liberté.

Il ne faut pas oublier non plus de faire entrer en ligne de compte les naissances qui se produisent dans les familles esclaves. L'esclavage pour dettes n'est pas héréditaire, sans doute, mais l'enfant né d'un esclave dans la maison du maître donne lieu, jusqu'à un certain âge, à un supplément de rachat, ce supplément est considéré comme une indemnité pour les frais d'entretien et de nourriture de l'enfant en bas âge. Quand le fils d'esclave est assez grand pour compenser par son travail les frais qu'il nécessite, le supplément de rachat n'est plus dû, mais il arrive souvent qu'avant cette époque la dette a été habilement augmentée et l'enfant se trouve ainsi esclave comme ses parents.

On ne saurait poursuivre l'énumération des causes multiples qui entretiennent et agrandissent cette plaie de l'esclavage pour dettes. Bien que les intéressés eux-mêmes ne songent guère à s'en plaindre, cette anomalie sociale n'en constitue pas moins un état de choses

éminemment regrettable à tous les points de vue, et que l'on ne saurait trop souhaiter de voir disparaître ; mais cette coutume, cette *constitution* sociale est trop générale, entrée trop profondément dans les mœurs du pays et engage des intérêts trop nombreux pour que l'on puisse espérer la voir abolie de sitôt. Il faudrait beaucoup de temps, et une législation autre que celle qui régit actuellement le pays pour arriver à ce résultat.

*Usages et coutumes. Fêtes et réjouissances. Religion.* — La province de Battambang, en dépit de son annexion déjà ancienne au royaume de Siam, est restée et restera toujours profondément cambodgienne. Aussi n'y a-t-il pas lieu d'étudier ici d'une manière spéciale les usages, les coutumes, la religion des habitants, de décrire ses fêtes et ses réjouissances : c'est la copie à peu près exacte de ce qui existe au Cambodge, et ces sujets ont été longuement développés dans la *Notice sur le Cambodge* de M. Aymonier.

Les cérémonies de la tonte du toupet, du mariage et de l'eau du serment, entre autres, sont fidèlement observées.

La date anniversaire de la naissance de S. M. le roi de Siam donne lieu à des fêtes officielles spéciales qui durent trois jours, pendant lesquels la musique joue nuit et jour dans le palais du gouverneur, avec accompagnement de chants et de danses. C'est l'une des rares occasions où le drapeau de l'éléphant blanc flotte au haut du mât de pavillon de la citadelle.

Le Cambodgien est très attaché à sa religion et ne la quitte pas volontiers pour une autre s'il n'entrevoit pas au delà un avantage immédiat quelconque : il a cela de commun du reste avec tous les Orientaux. Aussi, bien qu'il existe à Battambang une chrétienté fort ancienne (elle remonte à l'occupation du pays par les Portugais, et Mouhot l'a signalée dans sa relation) compte-t-elle à peine 300 chrétiens cambodgiens.

Un village annamite, Khsach Pouï, situé à 40 kilomètres en amont de Battambang, est entièrement chrétien et compte environ 80 âmes ; il dépend de la chrétienté de Battambang.

Enfin, sur la rivière de Tu'k Thio, côté de Siem Réap, le village annamite d'On Long Sa est également catholique et vient d'être érigé en chrétienté par suite de l'arrivée récente d'un deuxième missionnaire français.

Les bonzeries pullulent sur les deux rives du stu'ng Song Kê; on n'en compte pas moins d'une trentaine de Banon au village de la douane. La principale pagode, la pagode officielle, celle où les mandarins boivent deux fois chaque année l'eau du serment, se trouve au centre de Battambang, en face du palais du gouverneur et du bureau télégraphique, sur la rive opposée de la rivière : elle s'appelle Vâht Song Kê. On y remarque surtout une superbe paire de défenses, d'une grosseur assez ordinaire, mais dont la longueur atteint 2 mètres !

Les superstitions de toutes sortes ne sont nulle part plus vivaces que dans cette province, et l'armée est puissante de ses génies, de ses sorciers, de ses esprits, de ses démons. Leur pouvoir est des plus redoutés; aussi les fidèles battent-ils leurs tam-tam les plus bruyants, offrent-ils leurs gâteaux les plus savoureux, leurs fruits les plus soigneusement choisis, font-ils leurs prosternations les plus humbles pour écarter les maléfices et s'attirer les bonnes grâces du génie invoqué.

L'une des superstitions les moins curieuses n'est pas celle qui est pratiquée lors des grandes sécheresses, quand les récoltes sont compromises. Le chef de la province se rend en grande pompe à Vâht Song Kê; là, des versets incompréhensibles sont psalmodiés par tout le personnel de la bonzerie; le Bouddha est conjuré d'ouvrir ses nuées et de répandre une pluie bienfaisante sur la contrée. Ensuite, le gouverneur, sa suite et un énorme concours de population se rendent dans la plaine derrière la pagode. On a rassemblé là à l'avance tous les éléphants portant défenses des environs. Un mannequin a été fabriqué et habillé de vêtements aux couleurs voyantes, puis placé d'une manière bien visible au milieu de la plaine. Alors commence un tapage d'enfer : les tam-tam, les pétards, les cymbales, les hurlements luttent de frénésie et se mêlent dans un immense brouhaha qui épouvante et affole les pauvres éléphants cernés de tous côtés par la foule. Au bout d'un moment les malheureuses bêtes, excitées d'ailleurs et piquées jusqu'au sang par leurs cornacs, deviennent furieuses et s'élancent sur le mannequin, le percent de leurs défenses, le piétinent avec rage et le réduisent en miettes. Les spectateurs applaudissent à outrance et se retirent : si le Bouddha fait son devoir, il donnera de la pluie à bref délai.

Il ne serait pas téméraire de supposer que dans l'origine cette

cérémonie était moins innocente, et que le mannequin n'était autre qu'un esclave ou un prisonnier de guerre. Depuis cette époque, les mœurs s'étant adoucies, on a substitué à la victime humaine un mannequin habillé, tout en conservant à la démonstration sa physionomie extérieure.

Le chef de la province de Battambang est un très consciencieux observateur de la religion bouddhique, aussi, malgré son affabilité et sa bienveillance connues pour les Européens, n'a-t-il jamais voulu donner l'autorisation de *tuer* un bœuf, l'animal sacré du Bouddha. Il ne va pas jusqu'à en défendre la vente, il est vrai, mais le Cambodgien, moitié crainte de l'autorité supérieure, moitié respect pour sa religion, refuse de céder à un prix quelconque son bœuf ou son veau à un Européen, sachant parfaitement d'avance que ce serait pour le conduire au sacrifice. Il ne reste qu'une ressource au malheureux menacé par l'anémie : c'est de *se tromper*, et de loger une balle au défaut de l'épaule d'un bœuf *sauvage* en pleine rue de Battambang, quitte ensuite à reconnaître *sa méprise*, et à payer la victime !

Avec cette manière de procéder, personne ne se plaint, tous les intérêts et les susceptibilités sont sauvegardés, et si le chasseur offre un morceau de son gibier à l'ex-propriétaire ou aux autorités mêmes, il sera vivement remercié et fera acte de bonne politique, car si c'est un crime pour un bouddhiste de tuer un bœuf ou d'autoriser sa mise à mort, ce n'en est nullement un de le manger, ni même de le trouver excellent ! Où la casuistique va-t-elle se nicher ?

Tel était du moins l'état de choses il y a peu de temps encore ; mais depuis quelques mois des Annamites chrétiens, se sentant appuyés, vont au loin dans le fond de la province et achètent à bon compte des bœufs qu'ils amènent au chef-lieu et qu'ils tuent pour les débiter. De cette façon, les autorités n'ont pas à accorder une permission qui ne leur est pas demandée, et ferment les yeux.

*Costumes.* — Le costume porté par les Cambodgiens de Battambang est le costume national khmèr ; le sâmpot, commun aux deux sexes. Les hommes portent en outre, soit une sorte de veston étriqué, soit l'écharpe ; les dandys y ajoutent une ceinture à plaque et crochet en argent, ou bien une ceinture en soie.

Les femmes portent généralement, surtout dans le chef-lieu de la province, l'écharpe aux vives couleurs rejetée sur l'épaule à la

manière siamoise, avec le langouti relevé par derrière. Les Cambodgiennes de l'intérieur portent également le sâmpot relevé; bien peu de femmes, sauf les catholiques, portent le fourreau avec le langouti tombant à la manière indienne; ce costume est cependant regardé comme fort distingué, surtout s'il est en soie.

Les cheveux sont coupés courts le plus ordinairement chez les hommes comme chez les femmes. Les rares Siamoises de Battambang, ainsi que les femmes, danseuses, chanteuses, musiciennes du gouverneur, et les Cambodgiennes coquettes qui les imitent, ont une coupe de cheveux qui dessine davantage le toupet siamois. Elles conservent souvent aussi deux longues mèches de cheveux tombant derrière les oreilles.

Les mandarins ont de riches costumes de brocart pour les cérémonies officielles; les boutons en sont parfois enrichis de brillants et de pierres précieuses. Les hauts fonctionnaires ajoutent à leur habillement le sâmpot riche tissé soie et or, et le casque siamois en feutre noir dont la pointe, le ruban et la jugulaire sont en or massif ouvragé.

Lorsqu'un Européen voyage dans l'intérieur avec l'aide des autorités, on lui adjoint généralement un guide choisi dans la dernière catégorie des mandarins. Ce guide ne manque jamais d'arborer, au moment du départ, soit un vieux casque veuf de son ruban, soit un chapeau en feutre souvent de la forme la plus bizarre et acheté jadis dans quelque magasin de Bangkok. Ce couvre-chef est son porterespect, et c'est à lui que s'adresseront d'abord les salamalecs des chefs des villages traversés; l'étranger ne viendra qu'en seconde ligne. Il est à remarquer toutefois que le guide s'empressera de faire disparaître sa coiffure, si d'aventure il rencontre un mandarin d'un grade un peu élevé. Cette remarque ne doit pas être spéciale à la province de Battambang, et l'on doit sans doute retrouver cette particularité dans tout le Cambodge, car partout le Cambodgien est un grand enfant vaniteux, fier ou humble tour à tour, suivant la circonstance présente.

---

## III.

## INDUSTRIE.

Comme on doit bien le supposer, l'industrie est à peu près nulle dans la province de Battambang, et à part quelques spécialités qui méritent vraiment ce nom, le reste n'existe à vrai dire que pour satisfaire aux besoins de la consommation locale. Il ne sera pas sans intérêt, toutefois, d'exposer l'industrie telle qu'elle est, même quand la branche exploitée rentrera plutôt dans la catégorie des travaux domestiques; mais il sera bon de faire voir en même temps ce qu'elle pourrait être, et ce, en énumérant les ressources et les richesses nombreuses du pays.

*Industries extractives.* — La terre à poterie est commune sur les bords du stu'ng Song Kê; il n'existe cependant que deux briqueteries importantes : l'une au centre même de Battambang près de Vâht Song Kê, l'autre située à quelques kilomètres plus au Sud, au village de Khvêng, en amont de la rivière. Elles occupent chacune 8 à 10 ouvriers chinois et fabriquent des briques ordinaires, des carreaux, des tuiles de diverses formes pour toitures; ces briques suffisent aux besoins de la province; il n'en est ni importé, ni exporté. Une autre petite poterie située à Kompong Ampil produit spécialement des marmites, cruches et autres récipients; mais les belles marmites de Kompong Chhnang au Cambodge et ses fourneaux sont importés néanmoins en assez grande quantité.

La plupart des montagnes de la province renferment en quantité considérable des pierres calcaires qui pourraient être utilisées pour faire de la chaux; mais il n'y a d'exploitation qu'à Phnôm Tauch, le pic le plus rapproché de Battambang, et dans une autre montagne située près de Banon. Les villages de Chhu' Teal et Entea Chit exploitent cette dernière montagne qui ne donne, comme Phnôm Tauch, qu'une chaux de qualité inférieure et contenant beaucoup de matières étrangères; il est probable que cela tient aux procédés défectueux d'extraction et de cuisson.

Il existait autrefois à Ba Méas, à 50 kilomètres à l'ouest de Battambang, sur la route de Sisaphon à Payrinh, des mines d'or qui

sont abandonnées depuis bientôt une dizaine d'années ; l'or, extrait en petite quantité, était pâle et peu estimé ; les moyens primitifs employés donnaient du reste un bénéfice à peine rémunérateur ; enfin la mortalité était excessive dans cette région malsaine rendue plus insalubre encore par les masses de terre remuée provenant des fouilles ; les compagnies chinoises qui avaient cette entreprise n'ont pu lutter contre toutes ces difficultés et ont abandonné les mines. Il est possible et même probable qu'il existe d'autres gisements d'or, surtout dans la région de Tu'k Thio ; il serait à souhaiter que des recherches sérieuses fussent faites dans ces parages, car la proximité de voies praticables pourrait rendre avantageuse l'exploitation d'une mine, entreprise avec des moyens moins grossiers que ceux qui seuls ont été employés jusqu'à ce jour.

A moitié route de Chantaboun à Battambang, à trois ou quatre journées d'éléphant de chacune de ces localités, se trouve le district minier de Payrinh. On trouve à Payrinh, en quantité assez considérable, des saphirs, des rubis, des topazes blanches et quelques émeraudes. L'immense majorité des mineurs se compose de Birmans et de Péguans appelés aussi Koulahs ; on y rencontre également quelques Chinois mercantiers. On a vu plus haut que le nombre des mineurs pouvait être évalué à environ 3,000 ou 4,000 ; ils habitent plusieurs petits villages disséminés dans la forêt sur toute la région fouillée. Payrinh est très insalubre et serait absolument inhabitable pour un Européen ; les Asiatiques eux-mêmes y succombent en grand nombre, mais l'appât du gain comble aussitôt les vides que fait la mortalité ; chaque mineur sait, en effet, qu'il a été trouvé dans cette région des saphirs et des rubis d'une grosseur remarquable, et nourrit tout bas l'espoir de faire, lui aussi, sa fortune d'un seul coup.

Les saphirs sont très abondants, mais n'ont pas toujours une bien belle eau ; ils sont souvent trop pâles. Les rubis sont plus beaux, mais aussi plus rares ; quant aux topazes blanches et aux émeraudes, on les rencontre en très petit nombre. La proportion comme quantité trouvée de chacune de ces pierres serait à peu près la suivante : on trouverait 4 ou 5 fois plus de rubis que de topazes et d'émeraudes, et 4 ou 5 fois plus de saphirs que de rubis. Ces pierres sont le plus ordinairement portées à Chantaboun et vendues à l'état brut à des lapidaires turcs ou indiens venus spécialement pour faire ce commerce. Parfois aussi ces pierres sont taillées ou polies sur place et

enchâssées dans des bagues en or. Le procédé de polissage employé par les Birmans est bien simple : ils fixent la pierre brute au bout d'un bâtonnet avec de la gomme-laque, et la frottent sur de la poussière de saphir jusqu'à ce qu'elle soit usée et arrondie. Le dernier poli est obtenu avec de la cendre de balle de paddy étendue sur une plaque de cuivre rouge. Ils donnent à la plupart des cabochons une forme ovale ou elliptique, plate d'un côté et convexe de l'autre, qui les fait ressembler à une coccinelle. Parfois, ils taillent la pierre à facettes, mais ces dernières sont souvent fort irrégulières et donnent à la pierre un aspect très disgracieux. Certaines bagues sont montées avec 5, 7 ou 9 cabochons placés côte à côte dans leurs chatons sur le pourtour de la bague, les plus gros au milieu : parfois les rubis alternent avec les saphirs ; ces bagues sont très recherchées par les Siamois et les Cambodgiennes. Lorsque le rubis est trop pâle, le bijoutier introduit dans le fond du chaton une espèce de cire rouge du ton voulu pour amener la pierre par transparence à la couleur la plus précieuse. Pour les saphirs, ils opèrent de la même façon en remplaçant la cire rouge par de la cire d'un bleu noirâtre. Cet artifice est très habilement déguisé et il faudrait démonter le bijou pour découvrir la ruse. Quelques Birmans ou Koulahs viennent à Battambang vendre des pierres et des bagues, en même temps qu'ils s'approvisionnent de vêtements, de vivres, de poudre, car chaque mineur possède un fusil qui serait, paraît-il, aussi souvent une arme offensive que défensive... Leur qualité de sujets anglais leur donne une grande audace. Ils disent, du reste, qu'il y a trois nationalités de Farang (nom siamois des Européens) : les Anglais, les Français, et puis eux-mêmes, et ils croient le prouver péremptoirement en exhibant la carte qui leur a été délivrée par les autorités anglaises à Bangkok ou à Rangoon.

D'autres mineurs se dirigent sur Phnôm-pénh avec leurs pierres précieuses, mais la majeure partie de ce qui n'est pas vendu à Chantaboun est porté à Bangkok ou dans l'Inde.

Les Birmans ont une manière assez bizarre de cacher les pierres de grande valeur qu'ils désirent transporter au loin : ils se font une petite incision sur une partie quelconque du corps, glissent la pierre sous la peau et assurent la cicatrisation au moyen d'un bandage. En temps opportun, la pierre est extraite à l'aide d'une saignée d'un nouveau genre ! Si ce système de cachette a ses désagréments, le

propriétaire est sûr du moins qu'on ne peut le voler sans qu'il s'en aperçoive !

Les montagnes du sud de la province et des chaînes des Phnôm Krevanh renferment de beaux échantillons de cristal de roche, ainsi qu'il résulte des recherches de M. l'ingénieur Bruel.

Enfin, il existe plusieurs sources thermales sulfureuses au pied des montagnes entre Chantaboun et Battambang ; il serait intéressant d'analyser l'eau de ces sources.

Telles sont les principales richesses minérales connues jusqu'à ce jour dans la province de Battambang.

La pêche du Grand-Lac constitue sans contredit l'une des industries les plus importantes et les plus actives de la province. Quand les eaux sont basses, les quantités prodigieuses de poisson qui s'étaient multipliées à l'aise pendant l'inondation se trouvent resserrées dans un espace relativement restreint, et offrent aux pêcheurs une proie tentante et facile. C'est alors que le Grand-Lac s'anime et se couvre de barques, que ses rives à peine asséchées voient surgir en quelques jours des villages entiers, avec des claies immenses sur lesquelles sera étendu le poisson salé, et des palissades pour sécher les filets.

Bien que le système de pêche employé soit assez défectueux, et que plus de la moitié du poisson saute par-dessus l'obstacle, surtout au moment où il se voit acculé dans l'impasse, on fait néanmoins à chaque coup de filet une véritable pêche miraculeuse.

Les poissons de qualité inférieure sont rejetés, ou mis de côté pour la fabrication du prâhok, composition de poisson pourri, pilé, salé et fermenté qui laisse bien loin derrière elle comme puanteur le nu'o'ck mâm le plus haut en bouquet ! Les indigènes sont très friands de cette mixture que Sa Majesté le Roi du Cambodge appellerait, paraît-il, le *roquefort khmér*...

On coupe la tête de tous les poissons qui sont ensuite mis dans des réservoirs clayonnés où ils gonflent pendant six heures environ. Puis le poisson est retiré, ouvert, vidé, salé et étendu aplati sur la claie où il sèche. Les détritrus sont rejetés à même dans le lac pour le plus grand bonheur des victimes qui seront pêchées demain peut-être à leur tour. Pendant la saison sèche, les deux villages centres de pêche de Kom Nhân, à la frontière cambodgienne de l'ouest du lac, et de Mâht Pir, à l'embouchure de la rivière de Battambang,

sont de véritables foyers d'infection. L'atmosphère est saturée des émanations écœurantes des poissons morts et des détritux rejetés sur les rives et ballottés par la lame.

Les poissons de qualité supérieure que l'on prend en plus grande quantité sont le *trèy pra*, le *trèy rás tipou*, le *trèy* et le *trèy chhdor*, appelés respectivement en chinois : *liémhou*, *siouliém*, *pekloï* et *auloï*.

La plupart des pêcheurs sont des Annamites et des Cambodgiens, qui doivent d'avance le produit de leur travail à des marchands chinois qui leur ont avancé soit des marchandises, soit de l'argent. Le créancier est là avec ses jonques et n'a plus qu'à arrimer le poisson tout préparé, de sorte qu'un grand nombre de pêcheurs ne sont guère plus riches après la saison qu'avant. La saison de pêche dure ordinairement de la fin de février au commencement de juin, soit quatre mois environ ; sa durée dépend, toutefois, du retard ou de l'avance des pluies pendant la saison qui finit ou celle qui s'approche : on a vu des années où les eaux n'ont été suffisamment basses que pendant quelques semaines.

La pêche dans les arroyos est aussi très active et très fructueuse ; des portions de rivière sont louées par le gouvernement à des particuliers qui les exploitent pour leur compte ; on prend principalement, dans les arroyos, le *trèy rás* et le *trèy chhdor* ; ce poisson est préparé comme celui du lac.

Enfin, une autre industrie, qui va prendre une grande extension, est la fabrication de l'huile de poisson.

En 1883, il en a été fabriqué environ 3,000 piculs au village de Péam Sema et dans ses environs. L'huile de poisson est fabriquée, toujours pendant la saison sèche, avec deux sortes de petits poissons longs de 10 à 12 centimètres, le *trèy riel* et le *trèy léng* : on les prend avec de grands filets à mailles de 2 centimètres de côté environ. Il faut 6 à 7 piculs de poisson pour obtenir un picul d'huile. On fait bouillir le poisson dans de grandes marmites évasées en fer ; l'huile qui surnage est recueillie avec des cuillers et mise dans des touques à pétrole vides. Le poisson déjà bouilli est jeté sur le bord de la rivière dans des réservoirs clayonnés, garnis de paillettes ; l'action du soleil et la fermentation font surnager une nouvelle couche d'huile qui est également recueillie. Cette manière d'opérer accumule sur les bords du stu'ng Song Kê d'immenses quantités de résidus en décom-

position. L'eau de la rivière est littéralement empoisonnée et cause beaucoup de maladies ; elle ne peut plus servir aux usages domestiques ; l'atmosphère est en outre devenue irrespirable.

En 1884, le chef de la province, ému de cet état de choses, résolut d'y porter remède : il ne trouva rien de mieux que d'interdire la fabrication de l'huile de poisson... Le moyen était efficace, mais un peu trop radical, car il compromettait de graves intérêts : des marchés avaient été passés, en effet, pour la fourniture de quantités considérables d'huile, et les ordres nouveaux étaient donnés au moment où allait commencer le travail. C'était, en outre, anéantir une source sérieuse de richesse pour le pays. A la vérité, l'interdiction n'était pas complète : il était permis de pêcher le petit poisson avec l'épervier et les filets à la main... Il eût tout autant valu autoriser seulement la pêche à la ligne !

A la suite de réclamations, le Gouvernement de la Cochinchine intervint et entra en pourparlers avec le gouverneur de Battambang d'abord, puis avec la cour de Bangkok ; la solution s'est fait longtemps attendre, mais enfin nous avons eu gain de cause et cette industrie a été autorisée à nouveau sous les restrictions suivantes : il sera perçu par les soins du gouvernement de la province un droit de pêche, autrement dit *location d'arroyo* ; l'huile exportée sera frappée du droit de douane comme tous les autres produits exportés ; enfin, les détritrus du poisson seront soigneusement enfouis en terre. C'était la solution proposée, dès le début, par le Gouvernement de la Cochinchine. Les deux premières clauses sont ponctuellement exécutées ; mais la troisième, prescrivant d'enfouir les résidus, est restée lettre morte : le séjour dans les réservoirs permet, en effet, l'extraction d'une quantité d'huile presque égale à celle qui provient de la cuisson.

La saison de 1884 a donc été presque nulle : il a été fabriqué néanmoins une certaine quantité d'huile ; il est probable que l'intervention du Gouvernement français, presque au début de la saison, a dû faire fermer les yeux sur la fabrication clandestine.

La saison de 1885 s'est d'abord annoncée comme devant être importante : des industriels ont fait des commandes considérables, et le droit de pêche a été affermé avec le droit de douane sur l'huile, mais le poisson est rare cette année, et la production n'atteindra pas les prévisions.

La chasse tient aussi une place à signaler parmi les industries de

la province. Le Cambodgien de l'intérieur, armé d'un vieux fusil à mèche ou à pierre, quelquefois à capsule, jamais à broche, fusil dont les vis perdues sont fréquemment remplacées par des clous, ayant de la poudre fabriquée par lui, et, comme projectiles, des rognures de plomb, de fer, quelquefois même du plomb de chasse et des balles..., le Cambodgien donc, ainsi armé, part sans crainte sous bois ou dans la clairière à la recherche des daims, des cerfs, des élans, des chevreuils, sachant parfaitement qu'il peut rencontrer aussi bien un tigre, mais tout disposé à l'affronter avec son arme aussi dangereuse, cependant, pour le chasseur que pour le gibier !

Les cerfs se rencontrent à peu près partout dans la province, mais plus spécialement dans la plaine de Mongkolborey, à Svai Po, près de Phnôm Chak Kréem, à Kompong Kol, à Phnôm Tïpedey et à Dontri.

Pendant la saison sèche, on pratique la chasse à courre dans la plaine de Mongkolborey : des chevaux rapides d'une race particulière, à demi sauvages, sont dressés à cette chasse. Dès qu'un cerf est en vue, le cheval part comme une flèche à sa poursuite, l'œil ardent, l'oreille droite, emportant son cavalier qui se maintient sans selle dans cette course vertigineuse. Parfois une crevasse, une fondrière, une souche cachée par les herbes font butter le malheureux cheval, et il y a bien des chances, alors, pour que la monture et le cavalier soient tués sur le coup ; mais, généralement, la chasse se termine d'une manière plus heureuse : le cerf, malgré ses feintes et ses crochets, est atteint par le vigoureux petit cheval qui laisse à peine à son maître le mérite d'achever la bête, car lui-même la mord avec rage et la frappe à coups redoublés de ses sabots. Arrivé à ce point, la partie glorieuse de la journée est terminée pour lui, car le cerf mort est vidé et chargé vulgairement sur son dos fumant, et rapporté au village.

Ce cheval, qui vient de dépasser un cerf à la course, ne paye pas de mine le soir de la chasse : maigre, efflanqué, essoufflé, la peau souvent trouée, le poil long, crotté et couvert de grumeaux de sang, l'œil terne, l'oreille basse, le nez touchant presque terre, les jambes écartées et comme arc-boutées pour le soutenir, il fait vraiment pitié, et, pour quelqu'un qui ne connaît pas cette race, il a l'air d'une pauvre bête qui va crever de misère bien plus que d'un cheval de fond tout disposé à recommencer le lendemain son exploit de la veille.

Les peaux de cerf, les bois, les cornes molles, la viande fraîche et boucanée, tout est utilisé et vendu. Il en est de même pour les bœufs et les buffles sauvages ; on trouve ces derniers particulièrement du côté de Dontri et de Phnôm Tipedey. La chasse aux bœufs et aux buffles n'est pas sans dangers, aussi les Cambodgiens la font-ils en nombre et à l'affût autant que possible.

Les bœufs les plus recherchés sont le tonsong, bœuf sauvage avec belles cornes rouges presque transparentes et recourbées en avant, et le khting gaur, aux cornes longues et très pointues.

Indépendamment des cerfs, des bœufs et des buffles que le Cambodgien recherche spécialement et dont la chasse constitue une véritable industrie, il tue en outre tout autre gibier qu'il rencontre dans ses chasses. On trouve dans la province beaucoup de tigres de très grande race, surtout dans les régions montagneuses ; des panthères, des éléphants sauvages sur les bords du lac où ils suivent le mouvement de l'inondation ; on en rencontre aussi du côté de Phnôm Véay Chap, au sud de Battambang ; on trouve encore des renards, des loups, des lièvres, des lapins, des belettes, des fouines ; des loutres à Banon, et sur tout le cours de Song Kè ; des ours à miel et des porcs-épics dans les montagnes ; des rhinocéros, quoique en assez petit nombre, dans les parages montagneux de Kompong Kol et de Phnôm Véay Chap ; partout des pangolins, des serpents, qui sont très communs. La peau de tous ces animaux est vendue aux négociants chinois. La peau du rhinocéros est parfois découpée en lanières, séchée, et vendue alors comme comestible.

Les caïmans ne sont pas rares dans les arroyos de la province, et, dans certains parages, ils sont tellement nombreux, que leur présence est décelée par une odeur repoussante toute particulière ; les indigènes mangent très volontiers du caïman, ainsi que la tortue. Cette dernière est très commune et est recherchée pour sa carapace.

Il y avait autrefois de grandes quantités d'abeilles dans la province, et particulièrement dans les districts boisés de Mongkolborey et de Tu'k Thio : Mouhot parle de 44,000 kilos de cire expédiés annuellement à Bangkok par la seule localité de Mongkolborey. Il est bien difficile de connaître aujourd'hui la quantité de cire récoltée, mais il est certain qu'elle est très loin d'atteindre le chiffre cité ci-dessus. Les abeilles disparaissent progressivement à mesure que les indi-

gènes défrichent les forêts ; les incendies périodiques doivent également en détruire des quantités considérables. Les grottes des montagnes en recèlent parfois de nombreux essaims, et dans ce cas la cueillette du miel et de la cire n'est pas très aisée ; lorsque la grotte est inaccessible par le pied, les Cambodgiens, munis de torches, se font attacher avec des cordes et descendre jusqu'en face de l'orifice ; ils enfument les abeilles qui s'envolent ou meurent étouffées.

Le miel n'est guère exporté ; il est vendu sur place pour la fabrication des gâteaux. Il n'est pas fabriqué de sucre de canne ; la canne est assez rare et cultivée uniquement pour l'alimentation immédiate. Les palmiers à sucre ne sont pas non plus très communs ; il est fabriqué, cependant, une certaine quantité de sucre de palme que les Cambodgiens moulent en petites tablettes rondes.

Les paons sont nombreux et recherchés plutôt pour leur queue que pour leur chair ; tout au contraire, les marabouts et les aigrettes sont tués pour leur chair seulement : les indigènes ignorent la valeur de leurs belles plumes. Il y aurait là, cependant, un commerce important à faire, car les aigrettes, particulièrement, foisonnent sur les bords du lac et dans les arroyos ; on doit les chiffrer par centaines de mille.

La chaux à bétel vient, en partie, de Kompong Chhnang et de Sânrong Tong, dans le Cambodge. Il en est, néanmoins, fabriqué une certaine quantité dans la province avec les coquillages que l'on ramasse sur les bancs de sable laissés à sec pendant la saison sèche. Quand les eaux sont hautes, voici comment se fait la pêche des coquillages : des excréments de buffle desséchés sont placés sous l'eau à une faible profondeur sur la berge de la rivière ; ils ne tardent pas à être recouverts de coquillages qui viennent s'y fixer. Les Cambodgiens retirent alors l'engin de pêche, détachent les coquillages dont ils mangent la chair, et font calciner les coquilles dans de petits fours en briques ayant la forme d'un cône renversé.

Il y a une source réelle de richesse, à peu près inexploitée, dans les amas considérables de guano de chauve-souris, qui tapisse le sol de la plupart des grottes des montagnes. Certaines de ces cavernes, à Phnôm Sâmpôu, à Phnôm Châk Kréem, par exemple, sont très vastes et remplies d'excréments secs de chauves-souris et de vampires sur une hauteur de plusieurs mètres. L'extraction de ce guano n'offrirait pas de sérieuses difficultés : la pente des montagnes est géné-

ralement régulière et très raide ; il serait facile de s'ouvrir à la hache, dans les arbres et les broussailles, une trouée en ligne droite partant de la grotte et descendant jusqu'au pied de la montagne ; on installerait alors dans cette saignée, au moyen de planches jointives, une sorte de *dalle* analogue à celles dont on se sert à bord des navires pour faire glisser les grains dans la cale. Du pied de la montagne, le transport s'effectuerait en charrettes à buffles jusqu'à l'arroyo le plus proche. Ce guano pourrait être employé soit comme engrais pour les cultures riches, soit pour la fabrication du salpêtre. Les Cambodgiens l'utilisent ainsi, du reste, mais en petite quantité, pour la fabrication de leur poudre de chasse et pour les feux d'artifice de leurs fêtes ; il n'est exporté ni guano, ni salpêtre, ni poudre.

La fabrication du charbon de bois est assez restreinte et se réduit à l'approvisionnement de la ferme d'opium pour la cuisson de ses boules, à la consommation pour le repassage, et enfin à la fabrication de la poudre. Pour faire le charbon, on creuse un trou en terre, on le garnit de balle de paddy, puis on y place symétriquement le bois et on le recouvre également d'une épaisse couche de balle de paddy à laquelle on met le feu. Le tout brûle lentement à feu mort pendant quelques jours, au bout desquels on jette de l'eau sur le foyer pour l'éteindre. Le charbon ainsi obtenu n'est pas toujours de bonne qualité, mais le mauvais choix du bois employé doit sans doute y contribuer autant que le mode de combustion.

Il est à peine besoin de dire que l'on trouve partout dans les forêts, et à profusion, des bois de charpente, de menuiserie, de charronnage, d'ébénisterie et, généralement, tous les bois riches si recherchés en Cochinchine.

Sur les bords de la rivière de Tu'k Thio il est construit, presque exclusivement par des Annamites, un très grand nombre de jonques de charge ; le bois le plus employé est le koki ou bois de sao, qui atteint souvent des dimensions prodigieuses ; c'est avec le koki que l'on construit, dans les bonzeries, les fameuses pirogues de course d'une seule pièce, qui mesurent parfois 30 mètres et plus de longueur.

Les bois de teinture sont communs dans les districts de Mong Korborey et Tu'k Thio. C'est également là que l'on trouve, en plus grande abondance, les bois résineux dont le produit sert à la fabrication des torches et de l'enduit pour calfater les bateaux ; cette

dernière préparation, très résistante dans l'eau, est obtenue par le mélange de résine et d'huile de bois malaxées avec soin. Les arbres à huile croissent aussi dans les riches forêts de Tu'k Thio ; cette région paraît être beaucoup moins ravagée par les incendies que la partie sud et ouest de la province ; aussi les arbres y ont une vigueur et une exubérance de sève remarquables.

Il y a peu de cotonniers, peu de fromagers à Battambang, et la production du coton ne suffit pas aux besoins du pays.

On ne trouve plus que de très petites quantités de bois d'aigie, et sur la seule frontière de Pursat : ce bois odoriférant a presque entièrement disparu de la province. Les spécimens de qualité supérieure, qui ont une belle couleur noire et contiennent une huile essentielle, atteignent le prix de 30 barres le picul ; le bois résineux de qualité inférieure, de couleur jaunâtre, et qui est le plus commun, est employé souvent comme combustible dans les crémations riches, et vaut 30 piastres le picul.

Les bambous croissent sur les bords du Song Kê, dans le sud de la province ; ils suffisent à peine à la consommation locale pour la construction des maisons, des roofs de bateaux, etc. ; encore n'est-ce pas le bambou qui est employé le plus communément, comme flotteur, pour les trains de bois, mais bien les troncs de bananiers.

Le rotin croît surtout sur la ceinture du lac, dans la région qui se trouve tantôt inondée et tantôt à sec. Une espèce de très gros rotin, d'un pouce de diamètre environ, croît en abondance dans les montagnes de Banon et des environs : cette espèce est employée pour consolider les trains de bois ; on en fait aussi des câbles pour les grosses jonques.

Enfin à Mongkolborey, au nord, et à Asey, au sud, on trouverait, paraît-il, en quantité assez considérable, de la gomme laque de bonne qualité.

Telles sont les principales industries extractives qui sont exploitées ou pourraient l'être dans la province de Battambang.

*Industries manufacturières.* — C'est surtout l'industrie manufacturière qui est peu importante et essentiellement locale : il n'est, en effet, presque rien exporté des produits de fabrication.

Parmi les tissus fabriqués à Battambang, il faut mettre au premier rang, comme dans tout le Cambodge et le Siam, le sâmpot ou

langouti. Chaque case possède un métier à tisser avec ses accessoires, et presque toutes les femmes savent s'en servir. Elles tissent à temps perdu soit le sâmpot commun en coton, soit le sâmpot en soie unie, soit enfin le beau sâmpot broché en soie de couleurs variées, appelé *sâmpot haul*. Ces articles sont très rarement mis dans le commerce.

Il est fabriqué aussi des tissus légers et clairs en coton pour faire les moustiquaires. Ce même tissu sert à la confection de filets pour le très petit poisson.

Le village de Snon, au sud de Battambang, est renommé pour la confection d'une espèce de natte très solide dont la chaîne est en lamelles d'écorce et la trame en rotin fendu ; cette localité ne peut suffire aux commandes qui lui sont faites par les négociants chinois.

Il est fabriqué, en outre, une grande quantité d'objets de vannerie pour le nettoyage des riz, des corbeilles en bambou, des paniers, des nasses et des barrages en lames de bambou pour la pêche, des cordages en rotin et en écorce pour amarrer et gréer les barques.

On confectionne des quantités très considérables de filets pour la pêche du poisson dans les arroyos et dans le Grand-Lac ; la ficelle employée vient exclusivement de Chine ; comme flotteurs pour les filets, les fabricants emploient une espèce de bois épineux très léger à belles fleurs rouges, appelé *rotuos*.

La manipulation de l'indigo est faite d'une manière assez grossière, mais cette industrie a pourtant une certaine importance dans le pays, de même que la teinture des étoffes. La réputation des Cambodgiens est connue pour la variété, la beauté et la solidité des couleurs qu'ils obtiennent avec les fruits, les feuilles, les écorces, les gommés ou les racines de certains arbres. C'est surtout dans les fêtes publiques que l'on peut admirer la diversité et la richesse des teintures employées, en voyant les innombrables écharpes dont les couleurs parcourent toute la gamme des teintes, depuis les plus criardes jusqu'aux plus douces à l'œil.

Les paillettes blanches en feuilles de palmier et les paillettes d'herbes pour la toiture des maisons sont toutes fabriquées dans le pays.

Un village laotien situé au pied de Phnôm Krápœu s'adonne à la construction des *kô thang*, sorte de bât de charge ayant de chaque côté un panier très solide ; ce bât est employé pour le transport du riz à dos de bœuf.

Les forêts de la région de Tu'k Thio fournissent les arbres à huile servant à la confection des torchis. Le plus abondant est le téel (cây dàu nu'o'c des Annamites), qui donne l'huile la plus limpide et la plus estimée ; ce produit sert également au calfatage des barques.

La fabrication des alcools de riz tient une place importante dans l'industrie manufacturière, et le fermage du monopole de la distillerie occupe le premier rang parmi les revenus de la province.

La bijouterie cambodgienne est grossière et peu recherchée ; on lui préfère le travail des Siamois et des Chinois qui fabriquent des chaînettes, des bagues, des diadèmes, des plateaux, des crachoirs, des vases ciselés, des boîtes à bétel, de petites boîtes de toutes formes pour pommades et parfums, des bracelets, des colliers, etc. L'or et l'argent sont employés même pour les plus grosses pièces, et certains mandarins possèdent ainsi de véritables fortunes en vases de prix et en bijouterie du pays.

Les forgerons ne fabriquent que quelques outils communs : couteaux de toutes les dimensions, hachettes, faucilles pour couper le riz, marteaux grossiers, menuiserie. Les fers employés pour les objets vulgaires viennent de Singapore ; pour les outils les plus importants, on se sert du fer du Cambodge (Kompong Soai), qui est le meilleur et le plus cher.

Enfin Battambang possède un « hôtel des monnaies », qui constitue l'un des revenus du trésor de la province. L'unique monnaie frappée est une petite pièce moins grande que notre centime et qui est censée contenir 9/10 de cuivre et 1/10 d'argent ; en réalité, la proportion de cuivre est bien plus forte, et encore l'argent employé dans l'alliage est, le plus souvent, le tical siamois dont le titre est inférieur à celui de la piastre mexicaine. Le poids de cette monnaie est de 1 gramme 2/10 environ, et sa valeur de 1/120 de piastre. D'un côté, on voit l'image du kruth ou garouda, oiseau fantastique de la mythologie indienne ; l'autre face porte le nom de la province (Prea : dâmbong) en caractères khmères anciens (aksâr mûl). Elle est appelée *prâk pé*, ou encore *slang*, corruption du mot siamois *salu'ng*, monnaie siamoise avec laquelle il faut bien se garder de la confondre, car le *salu'ng* est une pièce d'argent qui vaut 16 prak pé.

Les machines et l'outillage employés pour la frappe ont été fournis par une maison française de Paris.

Avant l'achat des machines, on frappait à la main la monnaie

locale, et, maintenant encore, on a recours à ce procédé lorsque la frappe est insuffisante pour fournir aux demandes du change. L'alliage en fusion, au lieu d'être coulé en barres pour le laminage, est alors précipité sur un bananier flottant dans une cuve d'eau froide. En tombant, il se divise en grenaille très fine. On a préparé des briquettes oblongues formées de cendre, de poussière de charbon et de terre pétries avec de l'eau, et dans lesquelles on a pratiqué de petites cavités hémisphériques destinées à recevoir la quantité de grenaille nécessaire pour une pièce de monnaie ; cette quantité est mesurée avec un godet *ad hoc*. Les briquettes garnies sont placées sur de vastes feux de forge et chauffées jusqu'à ce que la poussière d'alliage soit fondue. On retire alors les briquettes, on les plonge dans un baquet d'eau froide pour solidifier le métal en fusion et l'on extrait les boules, grosses comme de petites chevrotines ; ces boules passent ensuite sur une série d'enclumes où un ouvrier les place une à une pendant qu'un deuxième ouvrier donne rapidement un coup de marteau sur chacune. Quand elles sont suffisamment aplaties pour recevoir l'empreinte, on les apporte à la dernière enclume qui occupe trois ouvriers : le servant, le poinçonneur et le frappeur. Le servant place sur le milieu de l'enclume la rondelle à marquer en même temps qu'il chasse celle qui vient de recevoir l'empreinte ; le poinçonneur, qui a le travail le plus délicat, tient à deux mains le poinçon d'acier, saisi entre deux baguettes de bois, et applique l'outil sur le milieu de la rondelle ; le frappeur donne un coup de marteau sur la tête du poinçon : la pièce de monnaie se trouve alors marquée de l'empreinte en relief d'un oiseau, et, au-dessus, d'un caractère chinois. La pièce n'est marquée que d'un côté ; l'autre face reste unie et légèrement convexe.

Ces trois ouvriers sont très habiles et peuvent frapper jusque 90 pièces par minute. Grâce à une intelligente division du travail, ce système fournit un rendement trois fois plus fort que le système des machines, mais en employant, il est vrai, un personnel plus nombreux. Les pièces frappées ont encore à subir certaines préparations avant d'être mises en circulation : elles sont d'abord placées sur le feu dans de grandes marmites évasées en fer ; on les remue avec une palette jusqu'à ce qu'elles prennent une teinte bleuâtre : elles sont alors suffisamment décapées. On les plonge ensuite dans un certain bain de sel marin et de graine de tamarin où elles pren-

nent un magnifique aspect d'argent mat... que l'usage et la manipulation enlèvent bien vite.

*Industries agricoles.* — L'énumération des industries agricoles ne sera pas longue, bien que cette branche soit la principale source de richesse du pays.

La culture du riz est très importante, mais c'est pour ainsi dire la seule. Les rives habitées de tous les arroyos sont bordées de rizières sur une profondeur variable suivant l'importance des localités. Les semis et le repiquage ont lieu à peu près aux mêmes époques qu'en Cochinchine; il est cultivé une vingtaine de variétés de riz peut-être. Les lieux de production les plus importants sont Battambang et tout le bassin inférieur du Song Kê, la région de Tu'k Thio, et surtout Mongkolborey.

La culture qui vient au second rang comme importance est celle du cardamome (*krevanh*); cette plante pousse presque sans soins sur les sommets élevés et froids des Phnôm Krevanh, au sud de la province, près de la frontière de Pursat. La province de Battambang doit fournir annuellement au roi de Siam un tribut de 50 piculs de cardamome; les villages situés près des Phnôm Krevanh sont exempts de toute corvée et de tout autre impôt, mais ils sont tenus de fournir la quantité exigée pour le tribut. Lorsque, en cas de levée de guerre, un homme refuse de marcher, il est condamné à aller habiter un village des Phnôm Krevanh, et il doit fournir, chaque année, 4 cattis (2 kilog. 400) de cardamome par homme valide de sa famille; un registre spécial est tenu, à cet effet, par le mandarin chargé de ce produit. Moyennant cette redevance, le condamné est exonéré du service militaire et ne paye aucun autre impôt, mais sa résidence dans le village assigné est forcée et même héréditaire. Tel est le sort bizarre réservé aux réfractaires à Battambang!

On recueille également, mais en plus faible quantité, le cardamome sauvage ou *kreko*. Les produits similaires de la province de Pursat sont, du reste, de beaucoup supérieurs comme bonté et comme abondance.

Il est cultivé du maïs, des haricots, des arachides, mais pour la consommation alimentaire seulement; on n'extrait pas l'huile des arachides, la production n'étant pas assez forte.

Les concombres, les citrouilles, les pastèques et autres cucurbita-

cées poussent très bien dans les plaines, et presque sans culture, à la fin de l'inondation ; il en est de même des patates.

Tous les arbres fruitiers du Cambodge viennent également bien sur le territoire de Battambang ; on rencontre, en outre, un certain nombre d'espèces originaires du Siam et de la partie septentrionale de l'Indo-Chine.

Le café vient admirablement sur les rives du Song Kê, et certains pieds, plantés il y a une quinzaine d'années peut-être, donnent régulièrement une abondante récolte de graines très belles et très parfumées ; il serait à désirer que cette culture fût pratiquée en grand.

Le poivrier fait absolument défaut ; il est probable, cependant, que sa culture donnerait un beau produit, car le bétel, autre pipéracée, vient très beau et très rapidement ; mais cette dernière plante elle-même est négligée et ne suffit pas à la consommation ; il est importé de Phnômpenh beaucoup de feuilles de bétel.

Le tabac est cultivé sur tous les points du pays, et les indigènes apportent tous leurs soins à sa culture comme à sa préparation ; on utilise particulièrement, pour sa plantation, les berges en pente chargées de limon et laissées à sec sur le bord des rivières après le retrait des eaux. Le tabac de Kompong Kol est très renommé ; toutefois, comme tous les tabacs indigènes du Cambodge et de la Cochinchine, il brûle assez difficilement, à cause sans doute de son excès de nicotine ou de la proportion infime de potasse qu'il contient.

L'indigo est récolté un peu dans toute la province, mais principalement sur le stu'ng Song Kê, au village de la douane. Le producteur le manipule lui-même le plus souvent, et obtient un produit assez médiocre dû aux procédés primitifs employés pour la préparation de la pâte, qui contient beaucoup d'impuretés. Les terrains inondés pendant une partie de l'année et formant la ceinture du lac sont éminemment propres à sa culture. Les indigènes ne font que deux coupes, puis abandonnent la plante ; souvent, du reste, l'inondation hâtive ne permettrait pas de faire la troisième coupe des tiges.

Le riz sauvage pousse en abondance dans certaines parties du Grand-Lac, principalement aux environs des îlots de Véal Phok, et au nord, à l'embouchure du stu'ng Song Kê, sur la barre près du village de Mâht Pir. Quand arrive l'inondation, la plante monte avec autant de rapidité que les eaux et se maintient à la surface. Quand le riz est mur, la récolte se fait d'une manière bien simple ; les indi-

gènes glissent avec des bateaux découverts au milieu des touffes de riz, inclinent les épis sur la barque et frappent la plante à coups de gaulle : les grains tombent dans le sampan... ou quelquefois au fond de l'eau, assurant ainsi la semence pour l'année suivante.

Des étendues immenses de terrain pourraient être gagnés à la culture, mais les bras font défaut, moins encore peut-être que l'activité et la bonne volonté des apathiques Cambodgiens.

Il existe, à proximité des cours d'eau, de vastes plaines incultes, d'interminables clairières qui pourraient aussi être utilisées pour l'élevage en grand des chevaux et des bœufs du pays, mais aucun propriétaire ne songe à prendre l'initiative de cette industrie qui trouverait, cependant, des débouchés assurés en Cochinchine aussi bien qu'au Siam, et procurerait des bénéfices très sérieux et presque immédiats sans nécessiter une avance de fonds bien forte.

Saigon, le 5 avril 1885.

BRIEN.

*(Excursions et reconnaissances de la Cochinchine, nos 24 et 25.)*

*(A suivre.)*

---

## A P E R C U

SUR LA

## PROVINCE DE BATTAMBANG

(SIAM)

---

*(Suite et fin <sup>1</sup>.)*

---

## IV.

## COMMERCE.

*Exportation.* — Au premier rang des produits exportés, il faut classer, sans conteste, le riz et le paddy. Quand la saison a été favorable et la récolte bonne, il est expédié, de Battambang à Saigon et Cholon, des quantités énormes de riz. Le transport se fait par jonques de charge ou par les vapeurs de la compagnie des Messageries fluviales de Cochinchine ; on doit évaluer le stock exporté en 1884 par ces deux voies, à un minimum de 150,000 piculs. La baisse des eaux n'a même pas permis de descendre tout le riz décortiqué, et il en reste encore en réserve un sérieux approvisionnement. Il est, comparativement, peu expédié de paddy : cela semble tenir au prix plus élevé du riz décortiqué, au fret supérieur exigé pour le transport du paddy, et enfin au nombre suffisant de bras employés

\* Voir la *Revue maritime et coloniale* du mois de janvier 1887, p. 5.

au décortiquage par les négociants chargeurs. Les prix des riz varient beaucoup selon les années et suivent, généralement, les fluctuations des marchés de Saigon et Cholon ; il y a lieu de remarquer, toutefois, qu'une grande partie de la récolte est achetée d'avance par les négociants chinois au moyen du système de prêts sur récoltes. Les Chinois de Battambang ont donc, en somme, le commerce du riz en entier entre leurs mains et sont un peu les maîtres de fixer les prix, de manière à se voir rarement exposés à faire de mauvaises spéculations.

Après le riz vient se ranger immédiatement le poisson salé du Grand-Lac. Il est assez difficile de donner un chiffre à peu près exact des quantités de poisson salé exportées de la province de Battambang ; d'après le prix du fermage de la douane pour cette industrie on peut toutefois l'évaluer à 10 ou 12,000 piculs pour les années ordinaires. Ici encore, les prix varient suivant le chiffre de la demande, l'abondance ou la rareté de la marchandise, et enfin selon l'espèce et la qualité du poisson.

Depuis trois ou quatre ans, l'huile de poisson fait l'objet d'un commerce sérieux, et ce trafic est destiné à prendre chaque année plus d'importance. La saison de 1885 ne sera cependant pas très lucrative : le petit poisson est rare, et les fabricants d'huile s'en plaignent beaucoup. En 1883, il a été vendu plus de 3,000 piculs d'huile : cette quantité sera certainement atteinte et dépassée dans l'avenir grâce à la réglementation qui vient d'être établie pour assurer la liberté de fabrication de ce produit.

Le cardamome est une denrée d'un prix élevé ; il est expédié principalement en Chine où l'on en fait usage comme médicament. Indépendamment des 50 piculs qui sont expédiés chaque année au roi de Siam, on peut évaluer à une centaine de piculs peut-être l'exportation du cardamome de première qualité (krevanh), et à peu près au même chiffre l'exportation du cardamome sauvage (kreko). L'écorce de cardamome est également utilisée, mais ne fait pas l'objet d'un trafic important. Le prix du cardamome de première qualité est rarement inférieur à 80 piastres le picul à Battambang.

Les peaux de buffle, de bœuf, de cerf, de tigre, de panthère, de rhinocéros, de pangolin, de serpents (espèces nombreuses), de martin-pêcheur, etc., sont exportées en assez grande quantité. Il en est de même des cornes molles de cerf, des bois de cerf et d'élan, des

cornes de buffle, de bœuf et de bison, des carapaces de tortue, des os d'éléphant et de buffle, des queues de paon, des vessies de poisson, etc. — Les cornes de rhinocéros et l'ivoire sont plus rares.

Il faut encore citer la viande séchée de buffle sauvage, la cire d'abeille, la cire végétale, les saphirs de Payrinh et les nattes en rotin du village de Snong, appelées généralement nattes de Battambang.

Il sort relativement peu de bois de la province, soit en grume, soit équarri, soit débité en madriers ou en planches. La plus grande partie des barques construites à Tu'k Thio reste également dans la province.

Il est conduit à Pursat quelques chevaux que les indigènes vont troquer contre les bœufs coureurs ; par ailleurs, le commerce des bestiaux est absolument nul : le pays suffit à sa consommation, ni plus, ni moins.

*Importation.* — Les produits importés dans la province de Battambang sont beaucoup plus variés que les articles d'exportation.

On doit citer d'abord le sel, dont il est consommé des quantités énormes pour les salaisons du Grand-Lac.

Les cotonnades blanches et de couleur viennent presque toutes de Bombay, notamment les pièces de cotonnades imprimées appelées langoutis dans l'Inde, et sâmpot à Siam et au Cambodge. Il en a été expédié aussi de Suisse, d'Angleterre, d'Allemagne, mais aucun de ces pays n'a pu soutenir la concurrence, soit à cause des prix trop élevés, soit en raison de la qualité de la marchandise, ou plus souvent à cause de la trop grande légèreté des tissus. En ce moment il se vend beaucoup de langoutis fabriqués en Hollande et qui paraissent réunir les conditions de force, de durée, de dessins, de couleurs, de dimensions qui sont préférées par les indigènes. Ce dernier article est importé par une maison allemande de Saïgon qui a un représentant à Battambang, c'est par centaines de mille qu'il faut compter les langoutis divers qui disparaissent chaque année.

Les soieries viennent presque exclusivement de Chine : tissus unis, sâmpots brochés, et surtout l'écharpe qui fait partie de l'habillement des femmes. On a essayé de faire pénétrer nos soieries d'Europe à bon marché, mais comme elles contenaient presque toujours une proportion plus ou moins grande de coton, elles perdaient vite leur

fraîcheur et leur brillant à la suite de lavages répétés : les indigènes ne s'y trompent plus et sont revenus aux produits de la Chine, qui arrivent à Battambang tantôt par Bangkok par la voie de terre, et plus souvent par Saigon et Phnôm Penh. Les sâmpots de soie tissés à Bangkok même sont très appréciés pour les cérémonies ; c'est un article cher et ordinairement de bonne qualité. Les sâmpots dits de Chantaboun sont des tissus de coton plus résistants que tous les autres.

Les soies en écheveau, les soies écruées sont également importées de Chine, et, pour une plus faible partie, de Cochinchine, du Cambodge et de la province siamoise de Phnôm Srôk.

Les couvertures de laine, les articles de mercerie sont de fabrication européenne ; les couvertures en bourre de coton viennent de l'Inde.

Il entre à Battambang des paillettes blanches de Chine, du Cambodge et de Cochinchine ; de grands approvisionnements de ficelle d'ortie de Chine pour la fabrication des filets, de l'ail en pots, de l'huile de coco venant de Cochinchine ; de l'huile de bois, de la résine et des torches venant de la province d'Angkor. Le pétrole a pénétré partout et il en est brûlé des quantités très considérables ; les touques vides sont utilisées pour l'exportation de l'huile de poisson.

L'opium était acheté autrefois à Phnôm Penh, mais depuis que la régie du Cambodge a fixé le prix de vente à 800 piastres la caisse, le fermier de l'opium préfère, malgré les difficultés du transport, s'approvisionner à Bangkok où il le trouve à meilleur compte.

Les allumettes, le papier chinois, le sucre de canne, le sucre cristallisé de Chine, le sucre de palmier du Cambodge, les médicaments, le vermicelle de Chine, les baguettes odoriférantes, diverses espèces de tabac chinois, le tabac du Cambodge, les malles chinoises et annamites, les chaussures diverses, les bols, les porcelaines, les jarres de Chine et de Cochinchine, les plateaux et les coupes de cuivre uni et ouvré, l'orfèvrerie de Chine, etc., sont autant de produits qui tiennent une place à noter dans la consommation du pays.

Les alcools à bon marché de fabrication européenne, l'absinthe, les liqueurs de qualité inférieure, mais renfermées dans des bouteilles de formes bizarres et revêtues de belles étiquettes, sont assez recherchées des Cambodgiens.

La sellerie, la quincaillerie, la verrerie, l'horlogerie, l'armurerie viennent d'Europe, et particulièrement d'Angleterre, d'Allemagne, de France et de Suisse. Il est importé très peu de comestibles européens.

*Piraterie.* — Le commerce d'importation est entièrement libre dans la province de Battambang, et il n'est frappé aucun droit sur les articles importés, mais le trafic est entravé par les pirates chinois et annamites qui infestent le Grand-Lac en toute saison, et principalement aux basses eaux. Ils sont très redoutés des négociants, qui ne s'aventurent que le moins possible à entreprendre le voyage de Phnôm Penh. Une jonque venant de Phnôm Penh au commencement de 1884, et portant la poste, n'a pas été attaquée moins de dix-sept fois dans le trajet du Tonlé Sap ; elle était heureusement bien armée et a pu faire prendre la fuite à ses agresseurs après en avoir tué et blessé un certain nombre.

Les grosses jonques de charge n'osent guère faire le voyage même aux hautes eaux, surtout depuis que le contrôle des armes est assuré régulièrement à l'arrivée à Phnôm Penh par l'administration des contributions indirectes. C'est l'une des causes, paraît-il, qui auraient contribué à la diminution du tonnage de la batellerie pendant la dernière saison ; la majeure partie des riz et des paddys, en effet, a été expédiée par les vapeurs des Messageries de Cochinchine.

Il n'y a pas que le Grand-Lac qui ait à souffrir des vols et des attaques à main armée : les environs de Mongkolborey et de Tenot sont des centres de brigandage. En 1884, le chef de la province a dû se rendre lui-même dans ces parages pour réprimer la piraterie : des villages entiers fuyaient devant les bandes armées qui mettaient tout à feu et à sang sur leur passage. Il paraîtrait que certains mandarins des provinces frontières n'étaient pas étrangers à ces actes qui leur rapportaient naturellement de fort beaux bénéfices. Il ne serait pas téméraire de penser que la plupart de ces bandes dispersées l'année dernière sont allées se reformer ailleurs, et que l'on aurait retrouvé beaucoup de ces malfaiteurs parmi les rebelles du Cambodge.

*Maisons de commerce.* — Le marché de Battambang, situé au centre de l'agglomération, est assez important ; on y remarque sur-

tout les objets de consommation courante des indigènes. Un grand nombre de petits boutiquiers chinois, annamites et cambodgiens tiennent des échoppes où l'on voit accumulées les marchandises les plus disparates. Quelques Indiens vendent surtout les étoffes de l'Inde, la mercerie, la bijouterie de pacotille, mais le grand commerce est entièrement entre les mains de vingt-cinq à trente maisons chinoises ; on ne compte qu'une maison de commerce européenne.

Les Chinois construisent beaucoup depuis quelque temps, et les environs du marché commencent à se garnir d'habitations en briques à compartiments, de tous points pareilles à celles que l'on voit à Saïgon.

Des maisons européennes pourraient-elles s'installer à Battambang et soutenir avec avantage la concurrence asiatique ? — Le problème est intéressant certes, mais il ne serait pas prudent de le résoudre à la légère.

Les négociants chinois établis à Battambang sont pour la plupart nés dans le pays ; ils en connaissent la langue et les ressources diverses ; ils connaissent les mœurs des indigènes, les débiteurs solvables et ceux sur lesquels on ne peut compter ; ils trouvent facilement des travailleurs ; ils possèdent tous un nombre plus ou moins grand d'esclaves pour dettes qui sont employés à tous les ouvrages, suivant les saisons ; ils savent se contenter au besoin de très faibles bénéfices, et une mauvaise année ne les met pas dans l'embarras ; ils ont peu de frais et savent vivre de peu, etc...

Une maison française, au contraire, s'établirait en pays inconnu, aurait nécessairement besoin au début de compradors chinois sur l'honnêteté desquels elle serait forcée de compter... elle aurait à supporter des frais d'établissement, puis des frais généraux assez considérables, trouverait fatalement comme premiers clients les mauvais payeurs rebutés partout ailleurs, et comme premiers emprunteurs sur récoltes les travailleurs que les Chinois connaissent par expérience et ne veulent plus employer ; la main-d'œuvre serait difficile à trouver, sauf parmi les Annamites, car le Cambodgien ne se loue pas plus à la journée qu'au mois ; être le salarié régulier de quelqu'un est une honte ; on peut être esclave pour dettes, mais jamais domestique à gages... Il ne faudrait pas trop compter non plus sur l'attrait d'articles inconnus ou sur l'importation de marchandises d'un prix un peu élevé. Battambang n'est plus un pays

neuf, et le Cambodgien sait assez bien la valeur réelle de chaque chose ; il est en outre très avare de ses ticaux, surtout s'il est riche : il admire volontiers, mais il achète peu !

Le tableau n'est pas encourageant, mais il est exact, et il vaut mieux dans ce cas mettre en garde les spéculateurs que de les engager dans une voie périlleuse et mal connue.

Il est peut-être toutefois une industrie qui aurait des chances sérieuses de réussite si elle était engagée avec discernement : ce serait l'établissement d'une décortiquerie à vapeur installée au centre de Battambang. On devrait alors se baser sur la production moyenne annuelle pour calculer l'importance à donner à l'usine, de manière à éviter les frais exagérés de construction, d'exploitation, d'entretien et d'amortissement ; on aurait en effet à lutter contre la routine ; il y aurait des quantités de bras immobilisés, et les possesseurs de nombreux esclaves, qui sont ordinairement les gros pourvoyeurs de riz, n'abandonneraient pas de gaieté de cœur une main-d'œuvre qui ne leur coûte presque rien actuellement. Les prix de l'usine devraient donc être, au moins au début, aussi modérés que possible.

Il est bien évident qu'un industriel qui posséderait des capitaux suffisants pour assurer en même temps le transport rapide à Phnôm Penh et Saigon des riz sortant de sa décortiquerie, et, plus tard, quand il connaîtrait les producteurs sérieux, pour faire à bon escient des avances sur récoltes, mettrait toutes les chances de son côté et cumulerait les bénéfices de chacune de ces spéculations par la corrélation de la production, du décortiquage et du transport ; il éviterait tout ensemble le chômage de ses capitaux, de son personnel, de son usine et de ses bateaux.

*Monnaies. Change.* — Les monnaies employées dans les transactions sont la barre d'argent (nên), la piastre mexicaine, le tical siamois et ses subdivisions en argent : le salu'ng ( $1/4$  de tical), et le fu'ang ( $1/8$  de tical) ; enfin la petite monnaie locale dite prak pé ou slang.

La barre d'argent suit assez régulièrement les fluctuations du marché de Phnôm Penh et oscille entre 15 et 16 piastres. Le tical siamois actuel, un peu plus grand que la demi-piastre de Cochinchine, pèse 15 grammes et a une valeur nominale de 60 p. 100 de dollar. Le passage ci-dessous, d'un rapport de W.-G. Palgrave,

agent et consul général de S. M. Britannique à Bangkok, sur le commerce du Siam en 1880, donne des détails intéressants sur le tical siamois :

« . . . . Toutes ces pièces (tical, salu'ng, furang) sont frappées dans l'enceinte du palais royal, et l'argent employé est censé être au même titre que celui du dollar mexicain acheté pour la frappe par le gouvernement siamois, mais, en réalité, l'alliage en est bien plus fort, et le tical siamois, bien que maintenu par la pression officielle à sa valeur nominale de 3 francs dans le royaume, n'est pas accepté, même à Singapore, pour plus de 2 francs, c'est-à-dire qu'il est inférieur d'un tiers à sa valeur nominale. »

Quoi qu'il en soit, le tical se maintient depuis plusieurs mois au pair ou à peu près à Bangkok, ce qui s'explique par l'abaissement du taux de la piastre. A Battambang, le cours ne varie guère, et le tical s'est échangé longtemps contre 64 prak pè, tandis que la piastre mexicaine en valait 120. Le tical vaut donc à Battambang 53 cents  $\frac{1}{3}$ , ce qui présente un écart de 11 p. 100 avec sa valeur officielle. Depuis quelque temps, le change des monnaies d'argent contre les prak pè subit, cependant, des variations assez importantes : ainsi le tical vaut parfois jusqu'à 68 prak pè au lieu de 64, et la piastre 126 au lieu de 120, surtout lorsque c'est le possesseur de la petite monnaie qui demande le change. La valeur *relative* de la piastre et du tical reste donc sensiblement proportionnelle, et ces différences de change tiennent uniquement à la quantité énorme de monnaie locale dont le pays est littéralement inondé. Cette petite monnaie, sale, incommode, et se perdant facilement, n'a cours que dans la province de Battambang, dans celle d'Angkor, et sur les limites de quelques autres provinces siamoises qui bornent au nord les deux précédentes.

*Routes et voies commerciales.* — Cette différence de valeur du tical, dans les différentes régions du pays qui le frappe, tient sans doute à la valeur intrinsèque de cette monnaie : la pression officielle, dont parle M. Palgrave, se fait d'autant moins sentir, en effet, que l'on s'éloigne davantage de Bangkok ; or, Battambang est distant de la capitale du Siam de 360 kilomètres. Les communications par terre sont, en outre, très lentes et très pénibles en toute saison, et la voie

fluviale et maritime la plus courte, passant par le canal d'Hatièn, est environ quatre fois plus longue.

La province de Battambang est traversée du nord au sud par la route de Bangkok à Phnôm Pénh ; cette route, qui entre dans la province tout près de Mongkolborey et en sort à Kompong Prak, sur la limite de la terre de Pursat, a peut-être été entretenue jadis, mais actuellement elle est, comme toutes les autres routes du reste, dans un état complet d'abandon. Les ornières tracées par les roues des chars à bœufs et à buffles en indiquent seules la direction ; pendant la saison sèche elle est encore assez aisément praticable, mais quand arrivent les pluies et l'inondation, le trajet devient presque impossible ; certaines régions doivent être traversées à dos d'éléphant ou en bateau.

La route de Battambang à Chantaboun, sauf dans son parcours jusqu'à Banon, est peut-être en plus mauvais état encore.

Quant aux voies de communication qui réunissent les villages dans l'intérieur du pays, on ne peut leur donner le nom de routes : ce sont simplement des sentiers dans les clairières, au milieu des marécages ou des rizières ; le Cambodgien n'a en vue que d'arriver à son but sans descendre de sa charrette, si c'est possible. Tel obstacle qui demanderait quelques minutes de travail pour disparaître sera très religieusement respecté par tous les conducteurs de voitures qui se succéderont sur la route, dussent-ils faire un long détour pour éviter la branche ou le tronc d'arbre qui les gêne. Les rivières sont traversées à gué ou en bateau ; les ponts sont à peu près inconnus et les plus beaux spécimens peuvent, tout au plus, livrer passage aux piétons et aux chevaux, mais non aux voitures ; l'établissement de ponceaux et de passerelles est laissé, du reste, à l'initiative des particuliers ou des villages intéressés.

Le temple de Banon, situé sur le sommet du dernier contre-fort de la petite chaîne du même nom, est situé à une vingtaine de kilomètres au sud de Battambang. On s'y rend en quatre heures d'éléphant par une route à peu près praticable.

Le temple de Vâht Ek, célèbre par les pèlerinages qu'y font chaque année les habitants, est situé à environ 8 kilomètres au nord-est. On peut y aller soit par eau, soit par le chemin primitif qui borde la rivière.

Quant aux ruines de Basset, elles ne sont reliées au chef-lieu par

aucune route ; on s'y rend à travers les rizières et la forêt en un peu moins de quatre heures d'éléphant. Une demi-heure avant d'arriver au temple on traverse l'ancien lit du stu'ng Song Kê, qui a été barré autrefois par les Siamois et détourné de son cours.

Ces trois monuments de l'ancienne civilisation khmère ont été décrits dans différents ouvrages ; il n'y a donc pas lieu de s'y arrêter ici.

Les deux rives du stu'ng Song Kê sont bordées d'une route à peu près carrossable sur toute l'étendue de l'agglomération du chef-lieu, c'est-à-dire une dizaine de kilomètres. L'entretien en est confié aux propriétaires des maisons qui la bordent ; bien souvent, cependant, les réparations se bornent à couper les herbes au commencement de la saison sèche et à remplir les ornières avec ces herbes coupées et des branchages.

Les rivières resteront toujours la voie préférée des indigènes ; aussi le commerce des provinces siamoises du nord du Tonlé Sap s'achemine-t-il plus volontiers vers le sud, par le lac, que vers Bangkok, par la voie de terre.

## V.

### IMPÔTS ET REVENUS.

Étudier les impôts de la province de Battambang, c'est, en quelque sorte, étudier son administration, son gouvernement. Tout, en effet, se résume là : établir les impôts, les affermer, et encaisser les recettes.

Le budget se liquide invariablement par un excédent, et la raison en est bien simple : vis-à-vis du budget des recettes, il n'y a point de budget des dépenses... Dans ce contrat unilatéral au premier chef, entre l'État et les administrés, ceux-ci doivent rigoureusement se conformer aux clauses édictées, c'est-à-dire acquitter l'impôt sous toutes ses formes ; par contre, l'État, ou mieux le gouverneur, ne doit rien à ses sujets, à son peuple : ni routes, ni travaux publics, ni écoles, ni salaires, ni administration quelconque. :

L'impôt personnel n'existe pas, et chaque inscrit, comme il a été dit plus haut, est un simple corvéable pouvant être réquisitionné pour le service du gouvernement.

Tous les impôts sont affermés, sauf la dime prélevée sur les paddys.

La ferme la plus importante est celle des alcools de riz, qui donne au gouverneur un revenu annuel de 15,000 piastres environ; le fermier des alcools a passé pour trois années un contrat qui n'expirera qu'en 1887. Il a des agents détachés pour le débit à Mongkolborey, Tu'k Thio, Ta Om, Péan Sema, Mong, Dontri, Svai Chek, et, pendant la saison de pêche, à Kompong Práhok, Máht Pír et Kom Nhán. L'alcool de première qualité est vendu 14 slangs le litre (un peu moins de 12 cents); l'alcool de deuxième qualité, qui est débité en quantité beaucoup plus considérable, se vend 8 slangs (6 cents  $\frac{2}{3}$ ).

La ferme de l'opium a monté, l'année dernière, de 10,000 piastres à 960 barres d'argent, soit, en donnant à la barre un cours moyen de 15 piastres 50 cents, une somme de 14,880 piastres, c'est donc une augmentation de près de la moitié; mais il est douteux que le nouveau titulaire puisse continuer dans ces conditions; la surenchère a été très imprudemment exagérée, et la vente a, jusqu'à ce jour, à peine dépassé le chiffre dû pour l'impôt. L'ancienne ferme avait, il est vrai, débité une quantité assez considérable d'opium à prix réduit vers la fin de son monopole; mais, d'autre part, malgré les agents de surveillance et de débit établis dans les centres déjà cités pour les alcools, il se fait une contrebande très active, particulièrement du côté de Sisophon et Phnôm Srok, et peut-être aussi, quoique dans des proportions moindres, sur la frontière cambodgienne. L'opium revient, en moyenne, à 60 cents le taël au fermier; il le revend, au détail, 2 piastres 13 cents le taël, et 27 cents le chi ( $\frac{1}{10}$  de taël); mais des réductions sérieuses sont faites aux grands fumeurs. La vente moyenne du fermier ne dépasse pas une caisse par mois. Les principaux consommateurs sont les Chinois, puis les Annamites; les Cambodgiens ne sont pas, en général, très adonnés à l'opium; le gouverneur, en bouddhiste consciencieux, ne tolère pas volontiers l'usage habituel de cette drogue chez ses mandarins.

L'impôt sur l'abatage des porcs est vexatoire et impopulaire au dernier degré: il frappe, en effet, très durement sur l'un des principaux éléments de la nourriture du peuple. Dans toute l'agglomération de Song Kê, c'est-à-dire depuis le village de Banon jusqu'à la limite de l'inondation, le monopole de l'abatage et de la vente des

porcs est conféré à un Chinois qui paye, de ce chef, une redevance annuelle de 1,500 piastres. Les habitants sont tenus d'amener leurs bêtes au fermier, qui les leur achète à raison de 4 piastres le picul sur pied et les revend 10 piastres au détail. Si un propriétaire veut abattre lui même son porc, il doit en prévenir le fermier qui lui fait acquitter une redevance de 3 ticaux (1 piastre 60 cents) par picul, sans que, pour cela, il acquière le droit de débiter la viande. Les localités excentriques ne sont pas assujetties à cet impôt.

Le droit de douane sur le poisson du lac est également affermé chaque année; le revenu du trésor, pour la saison de 1885 est de 1,300 piastres. Le fermier prélève le dixième de la valeur du poisson salé qui est exporté; il fait payer en outre aux propriétaires des filets un droit de pêche d'une barre d'argent par 10,000 mailles pour chaque saison de pêche; ce dernier impôt est le seul qui pèse sur le poisson salé livré à la consommation locale.

Le droit de fermage pour la fabrication de l'huile de poisson est nouveau. A la suite de la convention intervenue en 1884 entre le gouvernement de la Cochinchine et le gouverneur de Battambang, pour lever l'interdiction momentanée de cette exploitation, un Indien de Phnôm Penh a demandé et obtenu le monopole de la douane pour trois ans à raison de 90 barres par année, soit 1,400 piastres environ. Il prélève, lui aussi, en espèces le dixième de la valeur de l'huile exportée, plus un droit de pêche calculé sur le nombre de mailles des filets employés. Ce droit est de 20 grandes touques d'huiles par 10,000 mailles; il est unanimement trouvé exorbitant par les pêcheurs. L'industrie de la fabrication de l'huile est pratiquée, comme il a été dit plus haut, dans la partie du stu'ng Song Kê, comprise entre Bak Préa et l'entrée du lac, c'est-à-dire dans les villages de Bak Préa, Péam Sema, Kompong Prâhok et Mâht Pîr. Les filets employés sont à mailles beaucoup plus serrées que ceux du Grand-Lac, car c'est principalement le petit poisson qui est recherché pour en extraire l'huile. Le fermier du lac a prétendu, non sans quelque apparence de raison, que cette nouvelle industrie enlevait du personnel à la pêche dans le Tonlé Sap, et, partant, diminuait le rendement de ses droits particuliers; il a donc revendiqué auprès du fermier de l'huile une indemnité qui a été débattue et fixée à 13 barres comme compensation des droits sur les filets. C'est donc, en réalité, 103 barres que le fermier de l'huile doit payer.

Enfin, une troisième méthode de pêche est pratiquée dans la province et procure, comme les deux autres, des revenus sérieux au trésor : c'est l'exploitation au moyen de barrages, de clayonnages, du dédale de petits arroyos compris dans la région formant la ceinture du lac et qui se déversent dans le stu'ng Song Kê et dans le Tonlé Sap à la baisse des eaux. Le gouverneur a gracieusement réparti la majeure partie de la propriété de cette industrie entre plusieurs membres de sa famille et quelques grands mandarins auxquels s'adressent les pêcheurs pour acheter le droit de barrage des portions qu'ils désirent exploiter ; aussi n'est-il pas très facile d'évaluer exactement le produit de cet impôt : on l'estime, généralement, à une centaine de barres par an.

La ferme de riz a été louée 6,200 piastres pour l'année 1884 ; l'exportation a été considérable et les bénéfices du fermier très sérieux ; aussi, bien que la récolte de cette année soit loin d'égaliser la précédente, il est probable que la location pour 1885 se maintiendra au même chiffre. Le fermier a des postes de surveillance à Battambang, au village de la douane, et à Péam Sema. Ce dernier poste fait acquitter les droits pour le riz descendant de Mongkolborey et Tu'k Thio. Il est remis aux chargeurs un certificat d'origine qu'ils doivent, sous peine de nullité, faire viser au protectorat à Phnôm Penh ; moyennant ces formalités, les riz de provenance siamoise en transit à Saigon sont exempts de nouveaux droits d'exportation.

Il restait un certain nombre de produits qui étaient frappés du droit de sortie par la douane du gouverneur même ; cet impôt était celui qui rentrait le plus irrégulièrement, car les fonctionnaires cambodgiens chargés de percevoir les droits s'arrangeaient très facilement avec les négociants et rendaient au chef de la province des comptes absolument fantaisistes. Ces produits ont été réunis en une seule ferme qui a payé au trésor pour la première année la somme de 1,330 piastres ; le fermier perçoit les droits sur les cardamomes, les cornes, les peaux, les plumes, l'ivoire, les os, les carapaces de tortue, la viande séchée, les nerfs de bœuf, la cire et le bois d'aigle.

La ferme des jeux, comprenant le ha quan, la roulette, les dés, les cartes, la loterie des douze caractères, etc., donne un revenu annuel de 1,200 piastres.

La loterie des trente-six bêtes, très en faveur chez les Cambodgiens, est affermée actuellement 750 piastres.

Le monopole de la frappe de la monnaie fut loué 2,400 piastres par an à un Indien lors de l'achat des machines; le fermier frappa au début des quantités tellement considérables de prak pè que le commerce en fut inondé et que bientôt la frappe dut se ralentir; l'impôt fut alors ramené à 200 piastres par chaque mois pendant lequel le fermier travaillerait. En 1883 et 1884, les machines n'ont guère fonctionné que trois ou quatre mois chaque année. Mais cette industrie vient de passer dans les mains d'un nouveau fermier, un Chinois, moyennant une redevance annuelle de 2,000 piastres. Depuis le mois d'octobre, la frappe ne s'est pas ralentie; le chef de la ferme, trouvant même que les machines ne rendaient pas assez, les a mises de côté pour revenir à l'ancien système de frappe à la main. Il peut monnayer aisément un picul de cuivre en deux jours, ce qui donne comme poids, en ne tenant pas compte du déchet, plus de 3,000 damlangs (le damlang ou salu'ng vaut 16 prak pè), ou plus de 400 piastres. Il doit être ajouté 6 kilos d'argent par picul de cuivre, et il est permis de croire que cet alliage est fait consciencieusement puisque la surveillance officielle en est confiée à deux mandarins cambodgiens... Le fermier actuel n'attend pas le change, il va au devant en faisant par tout le pays des avances sur récoltes, envoyant des agents acheter au loin tout ce qui peut faire l'objet d'un commerce quelconque, semant partout sa monnaie neuve; il a en outre été favorisé au début par les forts achats de riz qu'il a pu faire; mais cette production exagérée ne peut se maintenir longtemps; la réaction ne tardera pas à se produire, et la succession de la ferme pourrait bien faire éprouver plus d'un déboire au prochain fermier.

L'agglomération considérable de Payrinh, composée comme on l'a vu de mineurs birmans et péguans, forme pour ainsi dire un État dans l'État, et est distincte du reste de la province même pour les impôts et les fermes. Les fermes réunies de Payrinh n'ont qu'un seul titulaire et comprennent le monopole des alcools de riz, de l'opium, des jeux et de la loterie des trente-six bêtes. Le fermier de Payrinh paye au trésor 80 cattis par an ou 3,000 piastres environ. Il fabrique sur place l'alcool de riz, mais il est stipulé dans son cahier des charges qu'il doit acheter son opium à la ferme de Battambang, ce

qu'il ne manque pas de faire, du reste... sauf lorsqu'il trouve plus d'avantage à se le procurer à Chantaboun, ce qui est le cas le plus fréquent. Chantaboun est en effet un peu plus près de Payrinh que Battambang, et l'opium y revient généralement moins cher au fermier.

Il a été dit plus haut que le roi de Siam prélevait sur la province de Battambang un impôt de 50 piculs de cardamome; il lui est dû en outre 2 ticaux par chaque homme travaillant aux mines de Payrinh; la capitation des mineurs étant de 3 ticaux par an, il revient donc un tical par homme au chef de la province. C'est le chef des fermes qui est chargé de percevoir l'impôt de capitation pour les Birmans et les Pégouans et de le verser au gouverneur; on comprend que dans ces conditions il ait tout intérêt à ne pas majorer le chiffre des travailleurs. Malgré l'absence d'un contrôle sérieux, il revient au roi de Siam environ 4,000 ticaux par an de ce chef, ce qui implique un minimum de 2,000 inscrits; le chiffre réel est toujours plus élevé. Un mandarin cambodgien est chargé de recueillir la capitation de travailleurs non étrangers au royaume; ces derniers sont de beaucoup les moins nombreux.

Il est enfin un dernier impôt qui, jusqu'à ce jour, a été perçu en nature : c'est la dime sur les paddys. Chaque année, après la rentrée des récoltes, une trentaine de mandarins sont délégués par le gouverneur pour faire le recensement des paddys dans les localités qui leur sont assignées. Les greniers à paddy sont cubés; d'après les calculs khmêrs une coudée cube doit contenir 5 mesures ou 10 corbeilles de paddy : cette évaluation doit être exagérée. Une liste est dressée par chaque recenseur, et la copie en est délivrée au chef du magasin des paddys chargé de vérifier l'entrée de l'impôt. Les villages trop éloignés peuvent s'éviter le voyage au chef-lieu en payant pour chaque mesure de paddy un rachat qui a été fixé à 4 damlang (13 cents  $\frac{1}{3}$ ). Il est à peine besoin de dire que les mandarins recenseurs savent se montrer très conciliants et réduire la liste de l'impôt des villages qui les reçoivent bien et ne viennent pas à leur rencontre les mains vides ! La quotité de l'impôt est ainsi fixée : le producteur qui cultive pour son propre compte paye 10 pour 100; le propriétaire qui a avancé de l'argent sur les récoltes et n'a qu'à emmagasiner la quantité convenue avec son débiteur, paye seulement 6 pour 100; enfin les mandarins au service du gouvernement payent

8 pour 100. Le produit de cet impôt est destiné à la consommation du palais et au service du royaume, c'est-à-dire au gouverneur et sa maison (danseuses, chanteuses, musiciennes, esclaves, etc.), aux corvéables et aux prisonniers. L'année 1884 il est entré 20,000 mesures de paddy (environ 5,000 piculs) dans les magasins de la citadelle. Si, par suite d'une mauvaise récolte jointe à une dépense anormale due à des corvées nombreuses, le magasin se trouve épuisé avant la prochaine récolte, le garde-magasin réquisitionne des avances à valoir sur le prochain impôt, ou à charge de les rendre lorsque l'impôt sera rentré.

Le taux des prêts sur récolte est à peu près fixe dans la province : l'emprunteur est tenu de livrer une mesure de paddy par chaque damlang avancé. Le prêteur peut la revendre assez régulièrement 1 damlang et demi, c'est donc un placement à 50 pour 100.

L'impôt sur les paddys a été demandé à ferme par un négociant qui offrait 200 barres par an ; mais ce projet a rencontré une vive opposition dans le conseil du gouvernement : les mandarins, en effet, n'auraient plus les mêmes chances d'arrangement avec un fermier, et surtout un fermier chinois, qu'avec les recenseurs cambodgiens actuels... Il n'a pas été jusqu'à présent donné suite à cette offre.

Tous les fermiers sont des Chinois, à l'exception du fermier de l'huile de poisson qui est Indien, et celui de Payrinh qui est Birman.

D'une manière générale on peut dire que le prix des fermes augmente chaque année. Sauf quelques exceptions, les monopoles ne sont affermés que pour un an ; pour certaines fermes dont les bénéfices sont aléatoires et peuvent varier beaucoup d'une année à l'autre, le fermier demande souvent un contrat de deux ou trois ans, de manière à pouvoir compenser les pertes éventuelles qu'il peut subir une année ou l'autre : de ce nombre sont les fermes des riz, du poisson, de l'huile de poisson.

Ordinairement encore, un fermier engagé pour un an renouvelle son contrat tant que des offres supérieures au prix de son fermage ne sont pas faites au chef de la province ou à ses fondés de pouvoir pour les fermes. Un grand mandarin est chargé de vérifier la rentrée de tous les fermages : il lui est alloué de ce chef un revenu de 1 pour 100 sur toutes les sommes encaissées.

Il est évident que les fermiers ont tout intérêt à ne pas s'aliéner ce haut fonctionnaire qui est consulté pour tous les renouvellements de contrats ; ses avis sont d'un grand poids dans les décisions du chef de la province.

Les frais de jugement viennent s'ajouter aux impôts proprement dits pour grossir le budget du gouverneur. Pour toutes les affaires jugées au chef-lieu de la province, il lui revient un droit qui varie du 1/10 à la moitié des amendes ou des créances réclamées aux débiteurs. Il est impossible d'évaluer, même par à peu près, le montant de ce revenu, mais il est à coup sûr très considérable.

Si l'on récapitule le produit des impôts de la province de Battambang, on trouve donc les chiffres ci-dessous :

	Piastres.
Ferme des alcools de riz.....	15,000
Ferme de l'opium.....	14,880
Ferme de l'abatage des porcs.....	1,500
Ferme du poisson du lac.....	1,300
Ferme de l'huile de poisson.....	1,400
Location des arroyos.....	1,550
Ferme des riz.....	6,200
Ferme des cardamomes, cornes, peaux, etc.....	1,330
Ferme des jeux.....	1,200
Ferme de la loterie des trente-six bêtes.....	750
Ferme de la monnaie.....	2,000
Fermes réunies de Payrinh.....	3,000
Quote-part de la capitation des mineurs de Payrinh, environ.....	1,000
Impôt du 1/10 sur les paddys.....	Mémoire.
Revenus provenant de la justice.....	Mémoire.
<b>TOTAL.....</b>	<b><u>51,410</u></b>

C'est donc à un minimum de 50,000 piastres qu'il faut évaluer le total des revenus de la province de Battambang, c'est-à-dire environ une demi-piastre par habitant.

Le gouverneur actuel, de nationalité cambodgienne, est âgé de 62 ans. Il possède un grand fonds de droiture, joint à une intelligence peu commune, et il n'hésite pas à réprimer les exactions de ses mandarins lorsqu'elles viennent à sa connaissance ; aussi la province de Battambang est-elle peut-être la plus tranquille et la plus heureuse de tout le royaume de Siam.

Saigon, le 5 avril 1885.

BRIEN.

(*Excursions et reconnaissances de la Cochinchine*, nos 24 et 25.)